

Salah
Khelifa

PANTOUMS BARBARES

VOLUME (IV)

1- VŒUX DE TARGUI

On égare un diamant en couchant, près d'Arbelles ⁽¹⁾.
L'ogron paît le courroux, car il est tout sanglant.
Je lui donne en chantant les ergots des ombelles,
Puisqu'il offre à l'autan, à Satan un seul gland.

L'ogron paît le courroux, car ne luit aucun astre ;
Au voussoir, le Grand-Chien montre alors son museau,
Pourquoi faire ? A-t-il dit, pour griffer l'oléastre
Dont le bois tortueux sert à faire un fuseau !

Au voussoir, le Grand-Chien montre alors qu'il parfume
Le boa, le serpent, la vipère à cent nœuds :
Quant à moi, je suis coi, Vois le ciel qui s'enfume !
Dit l'aède amoureux au regard sablonneux.

Le boa, le serpent, sont lavés dans la lie,
Dit aède amoureux dont usée est la voix.
Troubadour du gros bourg, sache alors qu'on se plie
Sous le poids de tes chants, l'as-tu vu ? Je le vois !

Troubadour du gros bourg, que vois-tu sous la lune ?
Un guerrier qui s'essouffle, un faubourg haletant !
J'entrevois dans la brume un Targui fuir la dune,
Voulant tant vivre au *bourg*, combattant chaque instant.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 29 mars 2005

2- LE VIEUX DEY

Que vois-tu, troubadour sans tambour. Luire un astre.
Au sommet de la tour, aboyer un museau !
Flamboyer un feu lourd ! Crépiter l'oléastre
Avalé par ce feu ! Fracasser un fuseau ! ...

Au sommet de la tour ont grimpé mille ombelles
Plusieurs thym du matin au parfum tout sanglant,
Dans la nuit, j'aperçois quant à moi, près d'Abeille,
Cent guerriers se vautrer (éventrés) sur un gland.

Plusieurs thym du matin ont rampé dans la brume,
J'ai grand peur Grand seigneur, du serpent à cent nœuds
Je m'avance à pas lents dans le vent qui m'enrhume ;
J'évolue à pas lourds au sentier sablonneux.

J'ai grand-peur, Grand Seigneur, que l'imam me supplie
De prier pour ces gens *indigents*, je perds vois,
Je perds pleurs, tout à l'heure, il, dira : » Multiplie
Les chansons de ton livre argenté que je vois ! »

Je perds pleurs, car j'ai peur d'observer sous la lune
La comète ébréchée au parcours haletant ;
Je m'en vais à pas brefs louvoyer sur la dune ;
Je veux tant trucider le vieux dey de Satan !
Ibidem, idem

¹ Ville perse prise par Alexandre où l'Est du tigre en -331, actuellement Irbil en Irak.

3- AMÉNITÉ

Saint Allah me dit : » j'aime ardemment qu'on parfume
Mes beaux noms révélés dans mon livre Incréé ! »
En sueur, je lui dis : » fais Allah que s'enfume
Ce faubourg de malheur ! Que son roi rayé ! »

Mes noms Saints révélés aux cités (les deux Belles)
Font s'enfuir l'infidèle en courant tout sanglant.
Marche alors, troubadour, d'un pas prompt vers Arbelles,
Tu verras le vieux Chêne, un verrat, un seul gland !

Marche alors, troubadour, tu verras l'oléastre
- Plusieurs fois centenaire- agripper un museau :
On me dit que mon père est monté sur un astre
Pour filer la quenouille et lustrer le fuseau.

On me dit que ton père a fait vœu qu'on les plie,
Ces corbeaux, ces vautours, ces serpents- que je vois ; -
Je réponds sans rancœur : » il voulait que la lie
Engloutisse à jamais leurs faubourgs. » - je perds vois.

Je réponds sans rancœur ; » Au beau clair de la lune,
A joué l'enfant tors, a joué pour Satan ;
Que ferai-je à l'infant ? J'irai loin sur la dune
Rencontrer un Targui dont je sais qu'il m'attend. »
Ibidem, idem

4- L'OURS SANGLANT

Revois-tu, troubadour, ce faubourg qui s'enfume ?
On nous dit que l'habite un scorpion à cent nœuds
Qui s'accouple au crapaud au couchant quand l'or fume ;
Mais où donc ? Le sait-on ? – Dans l'oued sablonneux !

On nous dit que rampille un scorpion qui se plie
Sous le poids de la honte en courroux que je vois
Transpercer le Grand-Chien se paissant de la lie
Que l'on jette à l'ortie, au chardon,... je perds voix.

Transpercer le Grand-Chien fait plaisir à la lune
Éveillée au couchant assassin, haletant.
Le Targui, quant à lui, marche encor sur la dune ;
Que veut-il ? Que veut-il ? – Ligoter chaque instant !

Le Targui, quant à lui, griffe aussi l'oléastre ;
Il prétend que s'y cache, en musant, un museau ;
C'est pourquoi, maugréant, il maudit le grand astre
De la nuit éhontée, accrochée au fuseau.

Il prétend que se cache, en musant, près d'Abeilles
Le crapaud qui coasse en usant de son gland ;
Je m'en vais à pas lents au-devant des ombelles,
Puisqu' accourt dans mon bourg un vieil ours tout sanglants

Kheniss, Café du Rond-point, le 30 mars 2005

5 HORS DE L'ERG

Une ortie a beuglé dans la nuit, sous la lune ;
C'est que l'âne en courroux l'a bronché un instant ;
Or voilà qu'un Targui, divaguant sur la dune,
Sort de l'Erg, court la voir en sueur, haletant.

Que voit-il ce Targui ? Que voit-il près d'Abelles ?
- un renard glapissant, le regard tout sanglant,
Un chardon plein de sang qui s'accroche aux ombelles,
Un crapaud coassant, le vieux Chêne, un seul gland.

Il s'en va tout honteux, devant lui, l'oléastre
Perd sa feuille (elle a chu) sous le cri d'un museau).
Le Targui, jeune encore, a crié : « qui voit l'astre ?
Qui voit l'or abondant que fait choir ce fuseau ? »

La voix dit au Targui : » l'amoureux qu'on parfume
Est l'aède hyalin, ignorant des sept nœuds
Que l'on fait au faubourg quand la nuit tonne et fume.
Ne soyez, par Allah, me soyez point haineux ! »

Le Targui s'en retourne à son Erg, il se plie
Sous le poids de l'amour (entonné par ma voix)
Quant à moi, j'aperçois, pataugeant dans la lie,
La crapaute en émoi, le crapaud. Vois ! Je vois !

Ibidem, idem

6- LE RAI DE L'AÈDE

Dans mon bourg cristallin vole encor la phalène,
On me dit qu'elle ira visiter l'hyphasis ⁽²⁾,
Pourquoi faire ? – elle ira parfumer son haleine ;
Elle a peur, disait-on, d'habiter l'oasis.

Où s'enterre un aspic qu'étrangla la colère.
Quant à lui, le phalène a volé les chevaux
De la nuit du trépas l'ouragan subpolaire ;
Pour quoi faire ? A-t-on dit, « en mourir les pavots ! »

Je m'en vais d'un pas sûr arracher une euphorbe
Pour l'offrir, avec joie au Simoun, à l'autan.
Brusquement, dans ma marche, or m'arrête un mur orbe ;
Devant nous, l'ogre en rut en rut est encor palpitant.

Mais non pas n'est plus sur ; j'entrevois dans la brume
Un fêtu de paille orde, un fêtu sur un lit
Parfumé de benjoin hyalin qui m'enrhume.
Un oued, devant moi, de sang vif se remplit.

Mais que vois-je encor plus ? Un étang insalubre
Où volette un bourdon par le sang engorgé,
Où volette un frelon quand l'aiglon élucubré
Pour éteindre un rai Blanc que l'aède a forgé
Ibidem, idem

² Fleuve antique près de l'Indus actuel.

7- SURIMPRESSIONS (1)

Où vas-tu, troubadour dans ce bourg en colère ?
Je m'en vais vendre à l'ours, à l'ânon des pavots ;
Je fracasse ainsi donc pour toujours ma galère
Pour montrer désormais fièrement des chevaux ;

Mais voilà que la nuit revomit son haleine ;
J'en ai peur, Grand seigneur ! J'aperçois l'hyphasis,
Son flot tors ; en sanglots, j'entrevois un phalène.
Je m'en vais promptement regagner l'oasis.

Où s'accroît dans la bouse engrossée une euphorbe,
Or je vois devant moi le sorcier de l'autan ;
Il s'enfuit jambe au coup quand l'arrête un mur orbe,
Il maugrée, il s'écrie en son cœur de Satan.

Je m'arrête alors donc, car je suis dans la brume,
L'ânon brait, - de braiments le vieux bourg se remplit.
Le sorcier vient vers moi, je m'enfuis, je m'enrhume
Un oued en étiage est sorti de son lit.

Le sorcier court toujours d'un pas gourde, insalubre,
Car il veut rattraper le grand jour engorgé
De sang lourd, de sang pur, c'est ainsi qu'élucubre
Son amont inclément que la louve a forgé...

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 30 mars 2005

8- DÉSORBITAGE

Le Grand-Chien purpurin est sortie de son orbe ;
Il aboie en courroux, faisant fi de l'autan.
La grande-Ourse, aux abois, écrabouille une euphorbe ;
Elle a peur, ainsi donc elle a fini chez Satan.

La surprind dans sa fuite éperdue un phalène,
Où fuis-tu ? Lui dit-il. – sur les bords d'Hyphasis !
Rencontrer Alexandre aux pieds tors, dans la plaine
Où le vent berce encore une étrange oasis !

Quant à moi, je me tais, j'aperçois la galère
Sur laquelle un corsaire a fumé des pavots,
Narghilé, chanvre indien, houka noir, la colère
Que dirais-je à mon père amoureux des chevaux ?

Mais voilà qu'on se plaint près de moi de la brume ;
De braiments de bacchants le couchant se remplit
Le Grand-Chien purpurin hurle encor, je m'enrhume,
Tant je crains qu'il abatte à l'aurore en mon lit.

La grande –Ourse a rampé dans la nuit insalubre ;
On lui dit de pisser sur le bourg égorgé.
Le jour geint, il frémit ; un aède élucubre,
Un verset aiguisé de faux roux engorgé.

Ibidem, le 31 mars 2005

9- L'ELFE ASSASSIN

Que fais-tu dans la nuit ? – je me pais de la brume !
Répond l'elfe assassin qui rejoint son tors lit.
Or l'aède éméché ne dit rien ; je m'enrhume,
Tant le bourg ébréché de corps ords se remplit.

Or l'aède éméché pense encore au phalène,
À l'ibis englouti sous le flot d'Hyphasis,
À Verlaine aux abois qui perdit son haleine
Au trépas de Rimbaud que vomit l'oasis...

À Verlaine aux abois, j'ai passé ma colère ;
Devant moi, dans la nuit ont henni les cheveux
De la mort qui vous mord cette enfant de galère,
Puisqu'on fume en dansant dans le sang des pavots.

La comète éborgnée a pissé sur son orbe,
Sur la mort qui vous mord cette enfant de l'autan :
Je m'en vais, à pas tors, arracher cette euphorbe
Qui plaît tant à l'autan, qui plaît tant à Satan/

Je m'en vais, à pas tors, car je sais qu'élucubre
L'orphelin une cantique hyalin, tout gorgé
De parfums d'oliban, malgré l'or insalubre
Que l'ogresse au couchant trébuchant a forgé.
Ibidem, le 31 mars 2005

10- HALEINE INSALUBRE

Qui vomit dans la nuit cette haleine insalubre ?
Dit l'aède étonné dans le bourg égorgé ;
Or le vent siffle encor, car la pluie élucubre
Un grêlon au chant long de fureur engorgé.

Quand le chant du grêlon fera fuir la phalène,
Au milieu de la nuit, au dessus d'Hyphasis,
Apparaît Alexandre en courroux, hors d'haleine ;
Que veut-il ? Où va-t-il ? Attaquer l'oasis

Où surveille un pâtre le vautour en colère,
Puisqu'il jure en pestant d'éventrer les chevaux,
Les courriers de l'aède amoureux qui galère...
Quant à moi, je me tais en fumant mes pavots.

Mais voilà qu'un rai est sorti de son orbe ;
C'est que l'autre, obscurci par les cris de Satan,
Est griffé plus encore par l'ergot d'une euphorbe
Qu'a plantée, au couchant, le sorcier de l'autan.

L'ours surveille avec joie, en dansant dans la brume,
Un oued en étiage, errant loin de son lit ;
Il voudra, me dit-on avec feu, que s'enrhume
Pour mourir- le jour clair qui de pleurs se remplit.

Ibidem, le 1^{er} avril 2005

11- CŒUR FLEURI

Alexandre aperçoit un condor sur l'hydaspes⁽³⁾,
Un vautour au bec tors ; où vont-ils ? – à la mer !
A crié le guerrier bigarré comme un jaspe ;
Ils s'en vont, par Isis, au lointain gouffre amer.

Alexandre a crié brusquement : « Qu'on affame
L'ancien bourg des martyrs où s'égaille un troupeau !
Par Héra ! Qu'on approche ! On me dit qu'on diffame
Mes parents, écrasez ce bourdon sur ma peau !

Par Héra ! Par Isis ! L'ouragan vous disperse,
Dit l'aède hellénique, occidez l'éléphant !
Occidez l'empereur la terreur) de la perse !
Osiris vous demande : » occidez cet enfant ! »

Sur l'hydaspes un marin chante alors un chant triste
Alexandre est en pleur, une oiselle suée ;
Pleure aussi dans la nuit un frileux cithariste,
Quand rampille un scorpion sur le sol bossue.

Sur l'hydaspes Alexandre a jeté sa pépite
D'or brûlant, un rai d'or... Alexandre est en pleurs ;
Quant à moi, j'aperçois que l'émoi précipite
Des sanglots en mon âme, en mon cœur ceint de fleurs
Ibidem 2 avril 2005

12- EAU BENITE

Dans mon rêve apparaît le ciel lourd de la perse
Apparaît un vieux daim, apparaît l'éléphant ;
Un vent fou souffle encor dans un rets qui disperse
Verrats mous, rats distors, gouvernés par un faon.

Je me lève en sursaut, me parvient de l'hydatide
Un sanglot de mourrant, il se perd à la mer !
Un lutin vient me mettre à la main un gros jaspe,
Un diamant, d'où vient-il ? De l'affreux gouffre amer !

Je me dis en mon âme, en mon cœur, qu'on affame
Tous les bourgs des martyrs, éloignons le troupeau
De la honte aux abois ! Évitions qu'on diffame
Nos aïeux, nos parents ! Maudissons le crapaud !

Je me dis en mon âme : » Ah, l'heureux cithariste
Joue aussi de violon au couchant bossué,
Cependant que sanglante un frileux guitariste,
Tant il craint le dragon. » Quant à moi, j'ai sué.-

Joue aussi du violon ! Lance alors ta pépite
D'argent fin, (de diamant), ceins aussi de tes fleurs
Ces chefs gris, ces chefs blancs, ces chefs noirs ! Précipite
Sue eux tous, l'eau bénite embaumée et tes pleurs !
Ibidem, le 3 avril 2005

³ Fleuve antique traversé par Alexandre, aujourd'hui l'Indus.

13- LE LUTIN MOISSONNEUR

Je m'en vais ce matin, l'œil hagard, d'un pas triste
Vers l'empire orphelin que je sais bossé,
En marchant, je rencontre une joufflue cithariste
Où vas-tu ? Me dit-il. Je me tais, j'ai sué.

J'irai voir, me dit-il, l'empereur sur l'Hydaspe,
Ses guerriers en fureur égaillés sur la mer.
J'irai voir comment l'ours polira le gros jaspe
Qu'a vomi dans la nuit l'effrayant gouffre amer.

Où vas-tu, redit-il je me tais, on affame
L'ancien bourg de ton père et encor ton troupeau
Répond-il à ma place, et sais-tu qu'on diffame
Mes aïeux, m'écrie-je en pleurant ; vois ma peau !

Elle est blanche et partout ils ont dit qu'elle est perse,
Que voudront ces ogres ? –affûter l'olifant !
R »pond-il en courroux dans le vent qui disperse
Le guépard, le renard, les chasseurs, l'éléphant...

Je me tais, je mettais dans la nuit, je frissonne,
J'entrevois près de moi des martyrs ceints de fleurs
Mais que vois-je çà l'aurore ? Un lutin qui moissonne
Cent un chef de guerriers enrobés dans leurs pleurs.
Ibidem, le 3 avril 2005

14- SURIMPRESSIONS (2)

Que veux-tu guerrier tors du condor ? Qu'on affame
Cet aède amoureux que fait fuir le crapaud !
Mais pourquoi, guerrier tors ? Est-il vrai qu'il diffame
Alexandre en courroux qui te colle à la peau.

Le guerrier perd sa voix, il réponse à la Perse
Où son frère est allé sur un dos d'éléphant
Pour combattre un roi fou dans le vent qui disperse,
Or son frère est rentré maupiteux comme un faon.

Je me tais, Alexandre est tout près de l'Hydaspe
Or il monte un cheval qu'il a pris à la mer
Quand il fut grand marin, il offrit son beau jaspe
A l'esquif de la nuit, au vieux phare, à l'amer...

Mais voila qu'il voit vite un joyeux cithariste,
Un violon à la main, il a dit ; » j'au sué. »
Pourquoi dans ? M'écrié-je –Ah tu vois-tu le ciel triste.
(Me dit-il en hurlant) et mon bourg bossué ?

Je me tais de nouveau, sur moi l'ours précipite
Des cris longs, des cris brefs, englués dans les pleurs,
Des sanglots ... que ferai-je, ô seigneur ? Ta pépète
Ton argent, à ces gens, ceint leurs chefs de tes fleurs !
Banane, café du Raïs, le 3 avril 2005

MUTISME DE CITHARISTE

Que dis tu, troubadour ?-vois l'autour qui palpite !
On me dit que l'oiselle a le cœur tout en pleurs,
Que l'ogron en courroux dans le sang précipite
L'ancien bourg des martyrs aux fronts purs ceints de fleurs.

On me dit que l'oiselle a volé sur l'Hydraspe
Pour montrer qu'Alexandre a vomi sur la mer,
Sur l'esquif lacéré par le rai du gros jaspé
Sur la barque aux abois qui s'enfuit de l'amer...

Sur l'esquif lacéré, cet ânon nous diffame,
Que dit –il troubadour ? Égorger le troupeau !
Égorger la canaille en émoi qu'on affame !
Écrasons la vermine accrochée à ma peau !

Écrasons la vermine au couchant qui disperse
- Au gros bourg – les vieillards ténébreux, les enfants
De Cherbourg, de Mossoul, de Bagdad, de la Perse...
Mais que vois-je, ô Seigneur ? Un troupeau d'éléphants !

De Cherbourg un marin crie encor que l'attriste
Le chant noir de ce veuf dans le soir bossué ;
On jacasse au couchant ; qui va là, cithariste
Il se tait engourdi ; quand à moi ; j'au sué.

Sousse, cafétéria Oumama, le 4 avril 2005

16- LE FAUX IMITATEUR

Alexandre erre encore, il connaît Gédrosie ⁽⁴⁾;
Il y' va chaque été pour revoir son manoir,
Y manger le nectar mélangé d'ambrosie ;
C'est ainsi qu'il aura d'un lynx, d'un chat noir.

C'est ainsi qu'on aura fracassé les vertèbres
Du roi fou de la Perse en courroux, aux yeux d'or
Du tyran de la nuit- dont les chants est funèbre.
Diront vite à l'ennemi la vautour, le condor.

Du roi fou, que dis-tu, troubadour ? –est immonde
Son regard de serpent au pays du mongol!
Regarder cet œil noir ! Dans la nuit, à l'émonde
Les chansons de l'aède amoureux de Gogol.

Regardez cet œil noir ! Il épand l'épouvante,
Je m'en vais, quand à moi, malgré l'œil aiguisé
D'un gros lynx de Gobi (quand il pleut ou qu'il vente)
M'attaquer au roi fou que l'on veut déguisé.

Je m'en vais esseulé ; c'est la nuit sans limite ;
D'un pas vif cependant je m'en vais insoucieux :
Après moi, qu'aperçois-je ? Un crapaud qui m'imité !
Il s'en va d'un pas vif transpercer tous les cieux.

Sousse, café de la Station, le 5 avril 2005

⁴ Désert d'Asie Centrale, c'est le Baloutchistan actuel. Il fut conquis par Alexandre en - 325.

17- AVIS DE TROUBADOUR

Troubadour du gros bourg, que dis-tu de ces zèbres ?
De ces ours mal léchés ? Des serpents aux yeux d'or ?
Que dis-tu des vautours aux longs cris très funèbres ?
Qu'on me laisse en paix seule m'attaquer au condor !

Le condor est le roi de la nuit, il émonde
L'hymne ancien, mes chansons que fredonne un Mongol
Le vautour, quant à lui, de son œil très immonde
Nous transperce en volant au-dessus de Gogol.

Or chaque ours mal léché sème encor l'épouvante
Dans nos bourgs sans labours ni soleil aiguisé ;
Le serpent aux yeux d'or veut toujours qu'on la vante.
Grâce à lui le jour huit sans rai noir déguisé...

Mais le zèbre aux abois court encore, il imite
Le couard du douar – ce froussard anxieux
Que veut-on par Allah ! Cet ennui sans limite
Que fleurit l'ogre en rut, ces rats verts aux yeux noirs !

Que veut-on, par Allah ! Le nectar, l'ambroisie
Allez donc les chercher aux fonds lourds des manoirs !
À l'aurore en émoi (que l'aède a rosie),
Dénichez ces crapauds, ces rats verts aux yeux noirs !

Ibidem, idem

18-LES MARTYRS APPRENTIS

Troubadour sans tambour qui s'en va par le monde ?
- le guerrier de la Grèce au-devant du Mengol !
- que veut-il, par Allah ? – que l'aède au chant monde
Soit occis de sa dague ! Après lui vient Gogol !

Que veut-il, par Allah ? –Ressemer l'épouvante
Au milieu du vieux bourg par le sang déguisé !
Égailer le sang gourd, car l'ours veut qu'on le vante ;
« Il émousse un rai tors par l'ogron aiguisé. »

Au milieu du vieux bourg, des martyrs sans limites
Des martyrs apprentis que l'on sait peu soucieux
De mourir pour le bourg... que dis-tu ? » Nul n'imité
Ces martyrs apprentis, décidés sous les cieux. »

Des martyrs apprentis ont connu Gédrosie,
Car c'est là qu'Alexandre a construit son manoir ;
Pour quoi faire ? A-t-on dit – pour vomir l'ambroisie,
La brûler de son œil tortueux, toujours noir.

Je m'en vais d'un pas lent, j'aperçois plus d'un zèbre
Accourir de vers moi ; j'aperçois un condor,
Un vautour, près de lui, déchiquette un funèbre
Chant de nuit puis renifle en dansant mon sang d'or.

Sousse, Cafétéria Oumama, le 5 avril 2005

19- LA GENT DES CRAPAUDS

Le gros bourg s'est levé sur des cris d'épouvante,
Un enfant orphelin au regard aiguisé
A chanté pour déplaire à l'ânon qui se vante
D'avoir fui jusqu'alors le condor déguisé.

Un enfant orphelin quitte encor Gédrosie
Où s'endort Alexandre au fond noir d'un manoir
Mais où va cet enfant ? S'abreuver d'Ambroise,
De nectar que lui donne un archange à l'œil noir.

Où s'endort Alexandre ? – Au milieu de ces zèbres
Que lui dit le vautour ? Que lui dit le condor ?
Nul ne sait, cependant pleurs en feu, chants funèbres,
Ont glissé dans la nuit en émoi qui s'endort.

Ont glissé dans la nuit des cris longs que j'émonde,
Tant je crains le gourou, le sorcier, le Mongol...
Le crapaud me regarde apeuré, l'œil immonde ;
Serais-tu, me dit-il, l'ami sûr de Gogol ?

Je me tais, dans la nuit que l'on dit sans limite,
Apparaît Alexandre en colère, anxieux.
Que vient –il faire ici – Mais il veut qu'on limite
Chez la gent des crapaud ! dit l'aède insoucieux.

Sousse, Café de l'2toile du Sahel, le 6 avril 2005

20- LE TRÉPAS D'ATHÉNA

Athéna pleure encor son malheur sans limite
Zeus lui dit au couchant, pleurant, sans les creux ;
« Athéna, que veux-tu ? Vois cet ours qui t'imité :
Ô soucieuses Athéna, ce gros ours est soucieux ! »

Athéna me dit rien, elle a fini Gédrosie,
Le désert de Gobi, trois ibis à l'œil noir,
Le condor, le vautour, qu'on nourrit d'ambroisie
De nectar, qu'on dépose au fond creux d'un manoir,

Pour aller chez le Borgne, elle a pris un vieux zèbre ?
Lui Creva le regard dans la nuit qui s'endort.
Elle agriffe en chantant de l'autan la vertèbre ;
Pour aller chez le Borgne, elle a pris un condor ;

Or l'auteur a crié, puisqu'il va, par le monde,
S'attaquer au Dorien, au Vandale, au Mongol ;
Quand à moi, je me tais, mais que vois-je ? On émonde
L'Hymne ancien, phénicien, belliqueux, chez Gogol.

Athéna, que veux-tu ? dit l'Obtus qui s'évente ;
Elle est morte, Athéna sous le ciel déguisé !
Lui répond Alexandre apeuré qu'épouvante
L'œil divin, ténébreux, qui n'est point aiguisé

Ibidem, idem

21- LE TROUPEAU D'ÉTALONS

Qui vois-tu, troubadour ? – Un étrange épigone !
Il arrive en chantant à travers les buissons ;
On me dit qu'il occit dans la nuit Antigone ;
Grand seigneur ! Quelle horreur ! Qu'as-tu donc – des frissons !

Il arrive en chantant, que suit –il ? La girafe !
Cet aède, on le dit par l'ânon révolté ;
Que fait-il ? Que fait-il ? Des chansons qu'il paraphe !
(Son cerveau tout de braise est, dit –on survolté)

Que fait-il ? Que dit-il à ce grand patriarche ?
« Vendez-moi dans la nuit ce troupeau d'étalons !
Pour quoi faire ? A-t-il. Dit « Vite, allons ! Dans cette arche,
Cachons-nous par Allah ! Puis –je enfin, détale ! »

Vendez-moi dans la nuit l'hymne ancien qui parfume
Dit l'aède amoureux au regard délicieux ;
Que veux –tu ? Lui dit-il. » Je ne vends que la brume
Aux marchands de la nuit que je sais-je sais malicieux. »

Que veux-tu ? Lui dit _il « J'aime aussi qu'on embrasse
Ce pâtre hyalin, étendu près des ifs ;
J'aime aussi, j'aime encor les chansons de la race.
Des humains, non des loups aux regards convulsifs. »

Ibidem, idem

22- LA GIRATE AUX ABOIS

J'aperçois dans la brume aux abois la girafe ;
Qui la nuit ? – un renard u regard survolté
Dans la brume a tonné la chanson que paraphe
Un éclair en courroux par le loup révolté.

Un éclair en courroux griffe encor l'épigone ;
Il en veut à son père agité de frissons ;
Il en veut à sa mère appelée Antigone ;
C'est ainsi qu'il les griffe en courroux aux buissons.

Il en veut à son père étendu dans une arche,
Or la pie étourdie a redit : » Détalons !
Car l'ogron griffera le vaillant patriarche
Qui fait pâtre au couchant son troupeau d'étalons.

Or la pie étourdie a voulu que l'on ferme
Un houka nauséux sous le ciel capricieux ;
Je lui dis en colère : » as-tu vu qu'on parfum
Chez l'aède pâtre amoureux, le chemin des sept cieux ? »

Je lui dis en colère ; » as-tu vu qu'en embrasse
Cet enfant qui galère aux yeux clairs, convulsifs ? »
Non ! dit-il, non ! dit-il « que dis-tu de ma race ?
Elle est pure ? Elle est orde ? « On la cloue à ces ifs.
Ibidem, idem

23- BÉNÉDICTION PATERNELLE

Aujourd'hui, j'entrevois un fougueux patriarche ;
Il s'en va surveiller son troupeau d'étalons,
De juments, or la nuit éborgnée est en marche »
L'oiseau blanc tout tremblant a crié « Détalons »

Il s'en va surveiller des parents d'épigone,
Pourquoi faire ? Alors dis-je à la nuit des frissons.
Pour qu'on voie illico les amants d'Antigone,
La veillante aux yeux clairs qui brûla ces buissons !

Pour qu'on voie illico, les renards les girafes
L'éléphant en courroux que l'on dit révolté
Par le sang (vif et roux) qui remplit nos carafes,
Allez dire à l'ânon qu'il mourra survolté !

L'éléphant en courroux a barri dans la brume :
Il voulait piétiner le crapaud malicieux,
Le verrat ténébreux, le rat, noir (qui l'enrhume)
La gerboise, une armoire et le chien insoucieux.

Que dirais-je à mon père aujourd'hui ? Que j'embrasse
Mon aïeul, ma grand-mère aux regards convulsifs !
Béni soit mon grand fils ! Fais honneur à ton rôle !
Dit mon père étonné sur trois tons décisifs.
Ibidem, idem

24- LA RACE HUMILIÉE

L'homme est gris, l'homme est las aujourd'hui par la brume
Il s'en va tâtonnant à pas longs, capricieux ;
Que voit-il en chemin ? – un gros bourg qu'on enfume !
Un jardin tout en fleurs, aux fruits mûr délicieux

Il s'en va tâtonnement pour revoir l'épigone
Dont lui parle avec feu, le raton des buissons
Car on veut l'égorger à d'Antigone
En manger la chair fraîche. Ah, l'horreur des frissons !

Car voilà qu'apparaît un gentil patriarche,
Au couchant, au milieu d'un troupeau d'étalons ;
Allons donc, allons donc ! Me dit-il « sous cette arche,
Des scorpions, des crapauds, des serpents..... Détalons !

Mais voilà qu'apparaît un gentil patriarche,
Au couchant, au milieu d'un troupeau d'étalons ;
Allons donc ! Allons donc ! Me dit-il « sous cette arche,
Des scorpions, des crapauds, des serpents... Détalons !

Au couchant, au milieu d'un troupeau qui s'encrasse,
Geint l'aède éploré, sous les cieus convulsifs ;
Mais qu'a-il ? Me dit l'ours mal léché ; voie sa race !
On le bat chaque été, chaque hiver, sous les ifs ! »

Sousse, cafétéria Oumama, le 6 avril 2005

25- SINUS PERSICUS

- troubadour, troubadour, dans ce bourg, qui t'embrasse !
- le pâtre du matin amoureux des vieux ifs !
Su troupeau de l'aurore au rai d'or qui dégrasse
Les humains aux cœurs vains, *envieux*, convulsifs !

Le pâtre du matin aperçoit l'épigone
Qui revient du Sinus Persicus, sans frissons ;
« Je reviens pour revoir mon amie Antigone
Dont on dit que le soir l'a jetée aux buissons. »

Qui revient du Sinus Persicus ? – la girafe !
Elle a dit à l'autour au regard survolté :
« Rempli vite autour noir, dans la nuit la carafe
Mets-y grains de benjoin pour l'enfant révolté !

Elle a dit à l'autour : » je m'en vais dans cette arche,
Loin de toi, loin d'eux tous (ces troupeaux d'étalons)
De juments, de brebis. Je m'en vais dans ma marche
Rencontrer mes amis amoureux ! Détalons ! »

Loin de toi, loin d'eux tous, le gros bourg se parfume ;
C'est que l'ogre en courroux se voudra capricieux :
Il annonce à la nuit, au vent fol, à la brume,
Que son œil de granit est toujours délicieux.
Ibidem, idem

26- L'ABEILLE MACABRE

Le Nil chante en Égypte où se meurt un lagide⁵
Le fellah à l'œil cave aime encor le couchant
Osiris le hargneux, enterré sous l'égide
D'Athéna, rempli d'air d'un relent trébuchant.

Le fellah à l'œil cave a servi le breuvage
De l'amour, de l'ivresse, à l'amant de l'hivers :
C'est qu'il veut un matin s'échouer au rivage
De la vie embaumée au grand ciel entrouvert :

Mais voilà qu'on lui donne au couchant la javelle
Du Blé noir, tortueux, au parfum fort subtil :
Le fellah crie alors ; lui fait mal sa cervelle :
Il s'adresse à son roi qui se meurt ; que dit-il ?

Nul ne sait, par Allah, cependant, sur sa rosse,
Apparaît un guerrier au milieu d'un essaim
De frelons, de boudons... que fait-il de sa crosse ?
Il l'abat sur l'essaim qui la plante en son sein.

Une abeille en émoi – dans la nuit mystérieuse-
Virevolte en chantant elle apprête un linceul
Au lagide, au fellah, au guerrier, à l'yeuse...
Je regarde apeuré ; -nous étions seule à seul.-
Sousse, café Hannibal, le 7 avril 2005

⁵ Gouverneur d'Égypte, descendant de logos, l'un des succès- sœurs d'Alexandre.

27- JAVELLE DE RAI D'OR

Troubadour sans tambour, qui s'échoue au rivage ?
Connais-tu qui s'échoue au couchant de l'hiver ?
On me dit que tu bois fréquemment le breuvage
De ce Cheick qu'on bénit dans le ciel entrouvert.

Troubadour sans tambour, est-il vrai qu'un lagide
Prît l'Égypte en chantant l'hymne ancien du couchant ?
Est-il vrai qu'Osiris, exhumé sous l'égide
D'Aphrodite, exhalât un vent gras, trébuchant ?

Je m'en vais d'un pas lent, car le vent m'échevelle
Mais où suis-je, ô seigneur ! Un parfum fort subtil
Tourne encore dans la nuit où fleurit la javelle
Du rai d'or discoureur, que dis-tu ? Que dit-il ?

Troubadour sans tambour, j'aperçois plusieurs rosses,
Les possède un ogron entouré d'un essaim
De frelons, de guignols enivrés par leurs crosses,
M'entends-tu ? Je m'adresse en pleurant à toi saint.

Il me dit en pleurant dans la nuit mystérieuse :
« Le lagide est bien mort, on lui tisse un linceul :
Quand fuis-tu ? Quand fuis-tu, la cité *furieuse*
Où se meurt le semeur, car il est vraiment seul ? »
Ibidem, idem

28- LE LINCEUL UNIVERSEL

As-tu peur, troubadour ? – me fait mal ma cervelle :
C'est pourquoi je m'en vais sans ce rai
Ramasser avec cœur des parfums de Javelle...
L'ogre en rut parle à Ruth aparté ; que dit-il ?

Que dit-il, troubadour ? As-tu peur ? – un lagide
Mourra tôt demain soir, dans le soir trébuchant !
Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? – il mourra sous l'égide
Du tyran, de l'errant sous un rai desséchant !

Je me tais, le jour geint, j'entrevois le rivage
Où s'échoue en chantant le requin de l'hivers
Que j'ai peur, Grand Allah ! Qui me donne un breuvage
Salvateur, sous le ciel tout en fleurs, entrouvert ?

C'est l'aède amoureux qui se bat pour la rosse,
Pour le chien, pour le porc, pour le rat, pour l'essaim
Contre un reître ! Assassin encrassé par sa crosse ;
Grand Allah, aidez-moi ! Parfumez mon chant sain !

C'est l'aède amoureux qui se bat pour l'yeuse,
Le figuier l'amandier ; - il sera toujours seul
Aidez-moi, par Allah, dans la nuit mystérieuse
Où l'on tisse avec heur pour chacun un linceul !
Ibidem, idem

29- BREUVAGE D'AEDE

Ce guerrier m'a frappé ce matin de la crosse
D'un fusil mitrailleur ; me fait mal mon chef ceint
Je crus voir défiler, bien juché sur sa rosse,
Un hussard ténébreux, au bas creux, assassin ;

Mais tu mens troubadour ; cette année est riieuse ;
Nul ne voit ce que dit ta chanson, le linceul
De ton chant est fictif et la nuit mystérieuse
Cache encore un parfum ; es-tu donc vraiment seul ?

Nul ne voit ce que fit en Égypte un lagide ;
On prétend cependant qu'il aima le couchant,
Il mourut néanmoins combattant sous l'égide
D'oasis le distors, le boiteux, la méchant.

Ecoutez, gens du sud, avalez le breuvage
Que vous offre un aède au printemps, en hivers !
Sauvez vite un pêcheur qui s'échoue au rivage
De la fleur, de l'émoi, sous le ciel entrouvert !

-que vous offre un aède en frottant sa cervelle ?
- la chanson de l'amour au parfum fort subtil !
Un muid d'or, de rubis, de diamant, sa javelle
D'ogre ailée ... un ânon a hurlé : » que dit-il ? »
Ibidem, idem

30- LE CALIFE EMBAUME

L'hymne ancien fume encor dans la nuit mystérieuse
Mais pourquoi, troubadour ? C'est qu'on brode un linceul !
Un linceul de fumée ou de flamme injurieuse !
Voulez – vous me parler d'homme à homme, seul à seul ?

- voulez – vous me parler ? Que dit-on du lagide ?
- il ira demain soir, de son pas trébuchant,
Fracasser Osiris, Athéna, sous l'égide
Du calife embaumé, - quand viendra le couchant

Quand à moi, je me tais ; on me verse un breuvage
Mystérieuse, je suis gris sous le ciel entrouvert ;
Je deviens l'amant fou du printemps en veuvage,
De l'été, de l'automne éventé, de l'hivers ;

C'est pourquoi bout aussi chaque instant ma cervelle
Qu'en tremblant l'oiseau blanc m'offre un chant fort subtil ;
Qu'un fellah dit Allah ! En offrant sa javelle
De parfum au crapaud coassant... que dit-il ?

Un fellah dit Allah ! L'ours le bat de sa crosse ;
Un soldat le piétine, écrasant son chef ceint
De lauriers, de benjoin, des chiendents de la rosse ;
Ah, seigneur ! Offrez-moi votre amour sacro-saint !
Ibidem, idem

31- LE GUERRIER REPENTI

J'aperçois dans le soir un sérieux Séleucide (⁶)
Que dit-il au vieux prêtre ? – apportez le goret
Au tombeau d'Osiris ! Qui n'est pas décidé
Quitte alors illico mon Prévert, ma forêt !

Que dit-il au vieux prêtre endurci ? – sois féroce !
Geint le bourg en ces jours, le vent lourd, aveuglant ;
Geint cet Ourse, geint l'ânon, geint l'ogron que l'on brosse ;
Le troupeau du couchant trébuchant est beuglant.

Geint le bourg en ces jours, car l'autour l'effarouche,
Quant à moi, je me tais dans mon lit tortueux ;
Je regarde alentour, (mon regard n'est plus louche)
J'aperçois un château de seigneur fastueux ;

Y réside esseulé dans la peur le silence ;
Je m'en vais à pas lents dans la nuit jusqu'au bout
Je rencontre un guerrier accroupi sur sa lance ;
Il me dit en courroux : » troubadour, mon sang lourd ;»

Troubadour, dans mon sang bout, troubadour, je suffoque ;
Grand Allah ! J'ai tué cet enfant égaré ;
Or la nuit était noire au pied tors du grand phoque ;
Soit béni grand Allah qui mon char a garé ! »
Sousse, cafétéria Oumama, le 6 avril 2005

32- LE CHATEAU DU SILENCE

Que fait donc ce gros chien tortueux ? – il engrosse
La nuit orde, en émoi, la comète à cent glands ;
Il engrosse aboyant Cendrillon au carrosse
La sorcière aux abois, aux relents aveuglants.

La nuit orde, en émoi, la comète à l'œil louche,
Ont griffé méchamment le renard tortueux.
Quand l'aurore a chanté l'hymne ancien, le farouche
Cavalier vint détruire un château somptueux,

Le château du couchant tout peuplé de silence
Puisqu' y meurt à chaque heure en pleurant un hibou
Puisqu' y vit le guerrier qui se paît de sa lance
Puisqu' y meurt un aède épuisé jusqu'au bout

Le château du couchant,- du méchant Séleucide
Plait toujours au sorcier, plait toujours au goret,
Plait toujours, plait surtout à ce roi décide
Qui trucidé ânon – Ra, Bal- Hammoun en forêt ;

J'aime alors ce bon roi, lorsqu'au soir, il suffoque,
Je lui donne un grand bol rempli d'or égaré
Par les fous du Sinus amoureux du gros phoque ;
Contre eux tous, mon aïeul s'est toujours bagarré
Ksibet-el-Médiounu, café du Port, le 7 avri2005

⁶ Descendant de Séleucos qui succéda à Alexandre) était la capitale des Séleucides.

33- SURIMPRESSIONS (3)

Un fellah : » Grand Allah ! J'aperçois Jean Amrouche ;
Où va-t-il dans la nuit de son pas tortueux ?
Est-ce un loup qu'il va voir ? Un lapin qu'effarouche
Le voussoir aux abois, cependant fastueux ? »

Brusquement il se tait, un guerrier tend sa lance
Au couchant purpurin, trébuchant, quand l'or bout,
Près de lui, près de lui, le château du silence
Est bâti dans la boue où s'ébroue un hibou.

Au couchant purpurin, hurle encore un gros phoque,
Que veut-il, troubadour ? On le dit égarer !
Voyez donc ce roi fou ! Savez-vous qu'il siffler ?
C'est l'autour sur le chêne enivré par ses glands.

On nous dit d'aller voir Cendrillon, son carrosse ;
D'aller voir la sorcière aux cent doigts tout sanglant
Je me tais, car j'ai peur, devant moi ; qui se brosse ?
C'est l'autour sur la chêne enivré par les glands !

Je me tais plus encore, un méchant Séleucide
M'a griffé les cheveux ; -je marchais en forêt ;
Qu'aperçois-je, ô seigneur ! – l'empereur qui trucidé
Les enfants de Bagdad sur le pas du Goret.
Ibidem, idem

34- LE LECHE-CUL

Ce matin, on me dit ; » qui se paît du silence ? »
Je ne sais, m'exclamé-je en courroux, mon sang bout.
J'entrevois dans la brume un guerrier qui s'élançe
Vers la nuit (aux abois) du tombeau jusqu'au bout.

J'entrevois dans la brume un seigneur séleucide,
Où va-t-il, Grand Allah ? 2pingler un goret,
Ecorcher un verrat, un crapaud, implacide ;
Il trucidé une ogresse engrosse en forêt.

Où va-t-il, Grand Allah, ce seigneur en crosse ?
Rencontrer les amants du trépas tout sanglant,
Rencontrer cette Ogresse en courroux qu'on engrosse
Chaque instant de la nuit dans le vent aveuglant.

Chaque instant de la nuit, un pâtre à l'œil louche
Chante un chant alléchant- cependant tortueux ; -
Que dit-il dans ce chant ? – ce pâtre m'effarouche
Car il loue en chantant les palais somptueux ;

En a-t-il, troubadour ? Pensez vous, il suffoque
Au gourbi de prisé, ce pâtre égaré
N'a point d'eau purifiée, il vit pis qu'un vieux phoque
Ou qu'un zèbre étourdi par l'éclair bigarré

ibidem, idem

35- LASSITUDE PROFONDE

Quand Allah ! Ce soir 'là, je suis las de ce phoque,
Du chien roque, en courroux, du renard bigarré
De ce loup assassin... ce soir-là, je suffoque :
Me fait peur tout le sang déhiscent, égaré.

De ce loup assassin, que dis-tu, Séleucide ?
Des crapauds de tripots ? Des verrats ? Des gorets ?
Fasse Allah ! Fasse Allah que la nuit les trucidé
Et les jette avec joie aux trous noirs des forêts !

Fasse Allah ! Fasse Allah que la nuit (qu'on en grasse
Au simoun, en été, quand le vent est beuglant)
Perde encore à jamais ses yeux ords de force !
Que le vent tout sanglant ne soit plus aveuglant !

Or l'aurore au rai tors m'a lancé son œil louche ;
Reverrais-je un serpent au regard tortueux ?
Reverrais-je un fier paon qui toujours effarouche
Le seigneur féodal au plais fastueux ?

Reverrais-je, ô seigneur, le château de silence
Où réside un bouffon – cet ami du hibou ?
Occire-je, O seigneur, le guerrier qui s'élance
Pour tuer sans merci nos enfants jusqu'au bout
Ibidem, idem

36- TEMOIGNAGE DE COMETE

Troubadour, qu'entends-tu ce matin ? – un chant d'elfes !
- d'où vient-il ? D'où vient-il ? Attention au diadoc !
Alexandre est allé rencontrer, près de Delphes,
Trois aiglons d'Apollon ligotés dans un dock.

Alexandre est allé trucider dans les branches
De ce vieil aléas te ' ou d'un pin) son amant ;
Pourquoi donc, troubadour ? – Il perdit ses mains blanches ;
Est témoin la comète au frileux firmament.

Pourquoi donc, troubadour, écris-tu te romance ?
- pour déplaire à l'aurore (aurai tors) du vainqueur !
Pour, clamer, décrier sa rancœur, sa démence
Et pour plaire enfin donc aux appels de mon cœur ;

Pour clamer, décrier le chemin de leur gloire,
Je peaufine au matin mon gosier impérieux,
Qu'en dis-tu ? Qu'en dis-tu ? Parle alors à la gloire !
Parle au Rhône indolent, au flot lent mystérieux !

Je peaufine au matin, mon gosier qui consume
Tous les chants d'assassin, de l'ogron stupéfait,
Puis je vois d'un pas prompt au *faubourg* qui s'enfume
Où je vois aux abois cent crapauds qu'on défait.

Monastir, café de Bab-el-Kram, le 9 avril 2005

37- L'ETOILE A SIX BRANCHES

J'entrevois dans la brume une étoile à six branches ;
Elle ascend dans le sang ou lointain firmament :
Brusquement, en aède a tendu ses mains blanches
Vers un luth constellé dont le chant est dément.

Brusquement, un aède a chanté la romance
Qu'a reprise un gitan au faubourg des vainqueurs
L'ont reprise un crapaud, une molasse en démente ;
La comète alors lance un rai tors en vos cœurs.

La comète alors lance un rai tors au champ d'elfes,
Puis sanglote avec feu, j'entrevois un diadoc ;
Habillé de satin, je m'en vais près de Delphes ;
Je poursuis un gros dogue au fond noir (dans un dock)

Prends ton luth constellé ! Car j'irai vers la gloire,
Chante alors doucement l'hymne ancien, impérial !
Le vautour, le corbeau, s'enfuient de la Loire
Aux châteaux féodaux, flamboyants, mystérieux ;

C'est que l'or de la lune en émoi se consume,
Que veux-tu, troubadour ? Cet ânon nous fait ;
Vois le ciel, par Allah ! La cité qui s'enfume !
Que dis-tu ? Te tais-tu ? Ne sois plus stupéfait !

Monastir, café de la république, le 10 avril 2005

38- LE VAINQUEUR DE DARIUS

Aujourd'hui le lutrin chante aussi la romance
Du tyran corinthien surnommé le vainqueur
De Darius l'invaincu qui se paît de démente ;
-mettez tous avec lui du parfum en son cœur !

Aujourd'hui le lutrin marche aussi vers la gloire,
Car il vainc sans féir les émirs impériaux,
Car il bat les seigneurs tout-puissants de la Loire,
Il écrase à Lesbos ses ébats mystérieux.

Car il bat les seigneurs, il entend des chants d'elfes,
Une elfine aux abois le poursuit jusqu'au dock
Où s'entasse un trésor (de Luxor et de Delphes) ;
Grand Allah ! Qu'entrevois-je ? Alexandre, un diadoc !

Une elfine aux abois grimpe aussi sur les branches
D'un figuier rabougri – pour semer son amant
Qui le cherche en courroux ; - or je tends mes mains blanches
Vers la nue entrouverte et l'altier firmament

Mais voilà qu'au lointain l'ancien bourg se consume ;
Le crapaud du tripot le noircit le défait ;
L'ogre en rut, quant à lui, dans ce bourg qui s'enfume ;
Lance un rire en dansant, je suis coi, stupéfait.

Ibidem, idem

39- L'ARCHANGE IMPERIEUX

Où vas-tu, troubadour ? Où vas-tu ? Vers la gloire !
-qu'en sais -tu ? -m'en dit mot un archange impérier !
Tu sauras résister au grand roi de la Loire
Pour l'occire au couchant d'in chants d'or mystérieux !

Tu sauras résister, en automne, aux avis d'elfes,
Aux cris tors de crapauds, de verrats, au diadoc ;
Pense alors à courir promptement lin de Delphes,
Tu verras les bigots s'entasser dans un dock !

Pense alors à courir promptement sous les branches
D'oliviers, tu verras s'étioler le dément
Empereur de la nuit ! Tends alors tes mains blanches
A l'aède hyalin, dédaigneux du diamant !

Empereur de la nuit, connais-tu la romance
De l'aède amoureux ? Le parfum de son cœur ?
Pourquoi donc te tais - tends alors tes mains blanches
A l'aède hyalin, dédaigneux du diamant !

Pourquoi donc te tais - tu dans ce bourg qui s'enfume ?
C'est que l'ogre en courroux au poil roux nous défait !
Vois le bourg purpurin ! Le feu noir le consume
De cet ogre en courroux au matin stupéfait.
Ibidem, idem

40- AMOUR IMPERIEUX

A la mémoire de mon époux Ferida cent jours, après sa disparition.
Grand Allah, cet amour impérier me consume,
On me dit que je suis étiole, tout défait,
Mon regard, qui l'égare ? Et mon cœur, qui l'enfumé ?
Maudits soit Apollon, la Pythie et ses docks !

Mon regard, qui l'égare ? Ah, J'entends des cris d'elfes,
De lutins purpurins ; j'entrevois des diadocs
Que j'ai peur, grand seigneur ! Que fait-on près de Delphes.
Maudits soit Apollon, la Pythie et son dock !

Que j'ai peur, grand Seigneur, des lutins dans les branches.
Des sapins, des tocsins agités par l'amant
De la nuit du trépas ! Qui me tend ses mains branches
L'amant fou du cantique - (appelé le dément !)

L'amant fou du cantique a chanté ma romance ;
Il m'a dit en pleurant : « mets l'encens en ton cœur !
De ton âme en émoi, chasse alors la démence !
Tu seras pour toujours surnommé le vainqueur ! »

Il m'a dit en pleurant ; » Marche alors vers la gloire !
Tu sauras, par Allah, que l'émir impérier
Te craindra, te craindront les seigneurs de la Loire !
Foi d'Archange embaumé couronné, mystérieux ! »
Ibidem, idem

41- ALEXANDRE A PERGAME

Alexandre en courroux entre alors à Pergame
Un soldat se prosterne en couchant dédoré
Le tyran interpelle un gros chien polygame
« Quand as-tu caressé mon rai d'or mordoré ? »

Alexandre en courroux, aussi blanc qu'os de seiche ;
Moque encore à Pergame en jurant mes aïeux
Je lui lance un clin d'œil, le tyran se dessèche,
Car il craint, car il craint mes regards *camaïeux*.

Je lui donne un clin d'œil, son cerveau se dévide
Son regard est brumeux, il embrasse un pétrin :
Sortez-en la farine, ô guerrier impavide !
L'œil en sang, Alexandre a crié : » qui m'étreint »

L'œil en sang, Alexandre a donné la pâture
De son chien enragé par l'encens du vautour,
Ah, par Zeus ! Cria –t-il, cet esquif sans mât
Est plus vif que corbeau pourchassant un pâtre

Ah, par Zeus ! Cria –t-il, j'irai vite en Sardaigne ;
J'y verrai les cents rais du voussoir sans sabord ;
Apaisé, j'y mourrai, je voudrais qu'Isis daigne
Pardonne à son fils l'égorgeur dès l'abord...

Sousse, café de l'étoile du sahel, le 11 avril 2005

42- LES MARINS PURPURINS

Où vas-tu ? Me dit-on, le simoun te dessèche,
Non, crié-je en courroux, qui connaît mes aïeux
Vite aura le cœur net, aussi blanc qu'os de seiche
Aussi pur que cristal sous ces cieus camaïeux

Pourquoi donc ? Me dit-on. Allez donc à Pergame
M'écrit-je ' avec rage en mon cœur dédoré)
Devant moi passe alors le chien tors, polygame
Qui me dit méchamment : » proie encor l'adoré ! »

Devant moi passe alors Hannibal l'impavide,
Que dit-il ? Que je suis son filleul, qu'il m'étreint
Tendrement, ardemment, sous ces cieus qu'on avide
Je réponds maupiteux : » sors- nous donc du pétrin ! »

Tendrement, ardemment, on me livre en pâture
Au corbeau de la nuit, amant du vautour ;
Que j'ai peur, grand Seigneur ! Un vaisseau sans mât
Devant moi vogue en mer, à son bord un pâtre

Où va-t-il ? Où va-t-il ? Aborder en Sardaigne !
Dit la voix ; sache encor qu'il n'a point de sabord !
Je m'écrit avec joie ; ô seigneur ! Je dédaigne
Ces *marins* purpurins à tribord, à Bagdad. »
Ibidem, idem

43- PEUR BLEUE

Que dis-tu troubadour ? – que mon bourg est livide !
Qu'un crapaud tortueux le remet au pétrin,
Que cet ours me blasphème en moquant mon chant vide,
Que la mort aux crocs tors, chaque instant nous éteint !

Que la mort aux crocs tors se réponde à Pergame,
Peu me chant ! dit le faux troubadour dédoré ;
Je répond à mon tour : » cet autour polygame.
Assassine, à chaque heure, un rai d'or mordoré. »

Me voila que ton vent maldoror me dessèche,
Que les cieux ébréchés sont alors camaïeux !
Pourquoi donc troubadour ? C'est que l'os de la seiche
A perdu sa blancheur quand sont morts mes aïeux !

Pourquoi donc, troubadour ? Vois le ciel en pâture
Le corbeau du couchant qui s'accouple au vautour !
Ce corsaire en courroux, son vaisseau sans mature
Me font peur, Grand Seigneur ! Me fait peur cet autour.

Le corbeau du couchant ira vite en Sardaigne ;
C'est là –bas qu'il verra le verrat à Bâbord
Du navire assassin, purulent... Allah daigne
Trucider corbeau noir, verrat tors, tout d'abord !
Ibidem, idem

44- LE BOURG EN PATURE

Le vizir donne alors l'ancien bourg en pâture
A ce chien de la honte, au verrat, à l'autour,
Je demande au vizir : « ce vaisseau sans mature
Appartient au corsaire, a-t-on dit, alentour. »

Le vizir me dit rien : (naquit-il à Pergame ?
A Corinthe ? À Lesbos ? Sur le flot mordoré ?)
Le vent dit en dansant : » ce vizir polygame
A vendu son aïeul contre un rai dédoré ! »

Je lui dis : » vent sournois, mon regard se dessèche ;
Sais-tu donc que j'ai peur ? Vendra-t-il mes aïeux ?
Vendra-t-il ses enfants aussi blancs qu'os *des seiches*
Contre un rai purpurin des voussoirs camaïeux ?

Or voilà que le vent brusquement se dévide ;
En criant, il s'enfuit, il renverse un p »trin
L'ogre en rut crie aussi, car le jour est livide
Je me tais, doucement, en silence, on m'étreint :

Qui va là ? Qui va là ? Le zéphyr de Sardaigne
S'est juché sur mon dos ! Que fit-il d'abord ?
Il mordit mon cou blanc ! Je criai : » seigneur daigne
Colmater chanson, colmater leur sabord !
Ibidem, idem

45- surimpressions (4)

Troubadour, où vas-tu ? – je m'en vais en Sardaigne !
On me dit que l'ogron y demeure en dansant,
Je m'en vais courroucé, je m'écrie : »Allah, daigne
Supprimer ces verrats abreuvés de mon sang ! »

On me dit que l'ogron se marie à Pergame
Son épouse – une ogronne - a le sein dédoré
Par les cris discordants que ce saints polygame
A poussés sous leurs coups en priant l'Adoré

Par ses cris de douleur, ce vieux saint les dessèche
Que dirais-je au couchant quand je vois mes aïeux
Que dirais-je à ce fils dont la mère est plus sèche
Qu'un oued au lit sec des déserts camaïeux ?

Devant moi, passe un ours, mon regard se dévide,
Car j'ai peur, par Allah ! On me met au pétrin
Qui va là, seigneur Dieu ! – le tyran, l'œil livide,
Se met vite à ramper, à danser, puis m'étreint ;

En dansant, en riant, il me jette en pâture
A l'aimant rubescent de la nuit alentour ;
Qu'aperçois-je en pleurant ? Un vaisseau sans mature
Un pirate au pied bot qui trucidé un pâtre.
Ibidem, idem

46- faux thrène (1)

Que vois-tu, troubadour, au faubourg ? L'ours d'Antioche !
On me dit que son père est un fils de Bâtard
Que fait –il dans la nuit ? Que fait-il à ce mioche ?
Je ne sais, dit l'artiste attristé sans retard.

Que fait-il dans la nuit cet ogron ? Il y tombe !
Dit l'aède amoureux dont la voix a tremblé
Or l'aède amoureux est allé voir la tombe
Où tournoie un parfum aussi pur que le blé.

Or l'aède amoureux berce encor sa mémoire
Comme on berce un enfant en chantant do, ré mi ;
Le jour geint brusquement sous le ciel qui se moire
Bénis –la, Grand Allah ! Mon cœur triste a frémi.

Le jour geint brusquement, le couchant tonitrué
Que fait-elle, ô seigneur ! Ira-elle à Bagdad ?
Ira (t-elle à Mossoul dans la nuit qu'on obstrue
Elle a fui, grâce à toi, grand Allah, thamudad

Ira -t-elle à Mossoul où l'on meurt en grand nombre
Or je sais qu'elle est morte et qu'elle a répondu
Derrière elle un parfum qui n'a point de pénombre
Mais elle est au firdaws, au jardin suspendu.
Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 11 avril 2005

47- surimpression (5)

Demain soir, j'irai voir le champ noir près d'Antioche ;
Pour quoi faire ? A-t-on dit ? Pour blâmer ce bâtard !
Il s'en va chaque instant égorger ton seul mioche ;
Il tuera ton grand père au couchant sans retard. »

Il s'en va chaque instant pissoter sur la tombe
De l'oseille enterrée en un champ lourd de blé ;
On lui dit : « Attends – nous ! » Il répond : » le soir tombe
Je nourris mon enfant de sang vif - j'ai tremblé.-

De l'oiselle enterrée, il ternit la mémoire ;
Que dit – il ? Que dit-il ? – que son cœur a frémi
Que son fils adoptif aime un ciel qui se moire
Puisqu'il sait avec joie entonner do, ré, mi,

Je m'en vais d'un pas lent, dans le bourg qui me rue ;
Mais où suis-je, ô seigneur ! Au fou bourg de Bagdad !
Dit la voix en émoi, le crapaud tonitrué
Il a peur, il a peur, comme eut peur thamudad

Grand Allah ! Je suis seul, un linceul de pénombre
Enveloppe au couchant mon chef gris de pendu
Car je vois trépasser, en grand nombre
Enfants clairs, vieux chétifs dans le sang répandu.
Sousse, café Hannibal ; le 12 avril 2005

48- Faux thrène (2)

Lève alors tes yeux clairs, vois ce ciel qui se moire !
Connais-tu la pucelle, au couchant, Dom Rémy
Le trouvère a dit non ! Se grattant la mémoire,
Il répond : » ce djinon chante encor do, ré, mi. »

Connais tu la pucelle ? – elle ira près d'Antioche
Pour combattre Alexandre aux yeux doux de bâtard
Elle ira pieusement caresser ce grand mioche
Orphelin ; misérable ; - elle ira sans retard.

Voyez-vous, direz-vous, ce rai d'or sur la tombe
De l'épouse embaumée (aux jardins) par le blé ?
Je regarde en pleurant, j'entrevois l'or qui tombe
A l'entour du tombeau, près de moi, j'ai tremblé.

Mon cerveau me fait mal, sur mon chef tonitrué
Le voussoir alourdi par le sang de Bagdad
De Moussol, de Kirkouk... j'aperçois qu'on obstrue
La ruelle enchantée où se meurt thamudad.

Que dirai-je à l'aïeul lequel sait la pénombre
Qui rampille où qu'on soit, que ce veuf est perdu ?
Que ce rat m'ensanglante. Ensanglantés un grand nombre
De figuiers, d'oliviers au jardin suspendu

Ibidem, idem

49- Faux Thrène (3)

Que vois-tu troubadour ? Un verrat qui nous rue
Un crapaud qui coasse en dansant à Bagdad !
Un rat tors qui rampille armant ma charrue
A l'ortie, au Chardin, un peu^le ord ; thamudad !

Un crapaud qui coasse a griffé, près d'Antioche ;
Un émir assassin aperçoit l'or qui tombe
De l'ogron l'aperçut, que fit-il de sa pioche
Il frappa puissamment le verret sans retard§

Un émir assassin aperçoit l'or qui tombe
Du voussoir ébréché par leurs doigts.- j'ai tremblé
En pleurant doucement, je m'en vais sur sa tombe
Réciter sept versets plus bénis que le blé.

En pleurant doucement me grattant la mémoire
Je revois défiler l'ombre ailée, on frémit
Au logis lourd de deuil, cependant que se moire
Le voussoir, l'ange entonne un chant pur n de, ré, mi !

Au logis lourd de deuil, a trempé la pénombre ;
A volé l'ombre ailée au jardin suspendu
Du Firdaws où les saints tout heureux, en grand nombre
L'ont reçue avec heur dans l'encens.
Ibidem, idem

50- faux thrène

Que vois-tu troubadour- rampiller en grand nombre
Des mourants tous hagards ! Du sang vif répandu !
Le trépas agonir, lacérant la pénombre !
Le rai d'or de l'aurore et le bourg suspendu !

Le rai d'or de l'aurore a bercé, dans l'Antioche
Un enfant orphelin qu'on sait né sur le tard
De parents miséreux- grands mineurs de la pioche»
Il lacère en dansant une ogresse, un bâtard

Une enfant orpheline a prié sur sa tombe
« Grand Allah ! Donnez –lui le parfum de ce blé !
Le parfum du lait frais ! Du couchant quand l'or tombe
Donnez lui tout votre ambre ! « Une oiselle a tremblé.

Que dirai-je à l'aède au couchant qui se moire.
Ne dis rien ! dit-la voix. « As-tu ? Ma mémoire,
La pucelle y vécut, que fais-tu ? « Ma mémoire,
Qui l'échancre, ô par Dieu ? –chante alors do, ré, mi

Serai-je ivre au couchant en errant dans la rue ?
Que mon pas est pesant ; ah serait-ce à Bagdad
Qu'on m'apprit à vaguer quand le ciel tonitrué ?
Je ne sais. La voix dit : » occis-moi thamudad ! »
Ibidem, idem

1- LE DJINON MYSTERIEUX

Dans la brume au couchant j'ai parlé pour Eschine,
Qu'a t il dit ? M'écrié je ; un seigneur féodal
A quitté son château, transportant sur l'échine
Yatagan, couteau noir, aiguisé, Durindal ;

Dans son fief il divague ; or plusieurs misérables
Ont suivi dolemment du château le chemin ;
L'un d'entre eux piétina des fleurs d'or, des érables ;
A cent pas, un djinon lance un rire inhumain.

Est sorti d'un figuier brusquement un vieux sage ;
A cent pas, le djinon a soudain rêvassé,
Puisqu'il vit devant lui le vautour de passage
Que précède un aiglon au regard crevassé.

Qui précède un aiglon ? Une amante incertaine
Du seigneur féodal au cœur ord, insoucieux ;
Un ondin a griffé le frileux capitaine
Dont l'esquif aurait chu pesamment des grands cieux.

Yatagan, couteau noir, aiguisé ; le ciel croule
Sur les chefs des enfants aux regards sans lueur.
Qu'aperçois je au couchant trébuchant ? Quelqu'un roule
Sur la rive en veuvage et la terre en sueur.
Monastir, café du Pacha, le 9 décembre 2004

2- LE COUCHANT FEODAL

Devant nous on occit de vieux bourgs misérables ;
L'occiseur ? M'écrié je. -un vizir inhumain !
Il coasse au couchant, incendiant les érables,
Les figuiers des aïeux sur les bords du chemin.

Le figuier des aïeux plaît toujours à ce sage
Dont on dit avec foi qu'il n'a point rêvassé,
Puisqu'il prie ardemment sans que l'ours de passage
Puisse alors pénétrer par son toit crevassé.

Puisqu'on prie ardemment, un sorcier près d'Athènes,
Un ami du martyr,-le visage insoucieux,-
Fait appel en fureur aux vaillants capitaines :
« Que dit on du faubourg aux parfums pernicieux ? »

Que dit on du faubourg, par Allah ? Mais qu'il croule !
Écoutez mon cantique, hyalin, en sueur !
Voyez donc la fillette en sanglots dont l'or roule
A grands flots chez cet âne au regard sans lueur !

Écoutez mon cantique entonné pour Eschine !
Pour quoi faire ? A-t-on dit. « Fracasser Durtal,
Mépriser ces faux preux, accabler leur échine
Sous le poids de la honte au Couchant féodal ! »
Ibidem, le 9 décembre 2004

3- DURENDAL

Ce matin a chanté dans le bourg un grand sage ;
Il chantait, l'amour triste ; -il n'a point rêvassé ;-
Or voilà qu'a volé le corbeau de passage
Au dessus d'un toit noir, enfumé, crevassé.

Où va-t-il ? dit la mer à la vague incertaine ;
La mer parle en courroux à l'ogron insoucieux ;
Il répond furibond : « ce joyeux capitaine,
Que vend-il à tes flots ? » Le trésor des sept cieux !

A crié la crapaudes ; -elle était en sueur.-
A côté du crapaud, qu'aperçois je ? Un ours croule
Au fond ord d'un oued où se meurt la lueur.
Dans le bourg sans labour, le trépas se déroule.

Au fond ord d'un oued, des serpents misérables
Ont sifflé dans la nuit ; l'errant perd ses chemins.
Le pâtre en veuvage a brûlé des érables,
Prodiguant sans faiblir des efforts surhumains.

La mer parle en courroux : « Verra t on cette échine
Que l'on plie avec joie, au couchant féodal ? »
Qui répond à la mer en sanglots ? Est- ce Eschine ?
Ou Platon ? C'est le Preux qui brandit Durtal !
Sousse, cafétéria Oumama, le 10 mars 2005

4- LES SERPENTS DE LA NUIT

Le navire a glissé sur la mer incertaine :
Sur le pont se dressait un marin insoucieux.
Un vent fort écorchait le vaillant capitaine
Qui naquit, contait on, au pays pernicieux.

Sur le pont se dressait un marin en cagoule ;
Il craignait le dragon ; il était en sueur.
Sur mon seuil je lorgnais cet enfant de la goule
Qui brûlait l'océan au matin sans lueur.

Sur mon seuil je lorgnais trois oiseaux de passage,
Ils venaient du pays nébuleux, crevassé
Par le sang répandu de gamins. Est -il sage
D'être ainsi ? dit mon cœur ; - je n'ai point rêvassé.-

Par le sang répandu de gamins misérables,
Il se lave au couchant aux tournants des chemins ;
Par la suite, il se cache en brûlant des érables ;
Il a peur, il a peur des martyrs surhumains.

Il a peur, il a peur, criait-il, pour Eschine,
Pour Platon, Pour Pluton, pour le soir féodal
C'est alors qu'il fuyait transportant sur l'échine
Les serpents de la nuit qu'effrayait Durendal.

Idem

5- MESSAGE DU PÂTOUR

Qu'aperçois je au couchant, grand oiseau ? Le ciel croule !
Vois cet astre éborgné ! Vois l'étoile en sueur !
Dans ton bourg sans tombeur, dans le sang l'enfant roule,
Car l'étoile en sueur a perdu sa lueur.

Vois cet astre éborgné ! Vois la terre incertaine !
Sans troupeau, ce pâtre est toujours soucieux ;
Le marin fuit encor le fougueux capitaine
Qui lui dit de lester lourdement tous les cieus.

Sans troupeau, ce pâtre nous transmet mon message :
« Demeurez interdits du faubourg crevassé !
De la ville incivile où l'oiseau de passage
A toujours croassé, n'ayant point rêvassé !

Demeurez interdits des faubourgs misérables
Où se meurt la fleur blanche aux abords des chemins !
Soyez sûrs que l'autour brûlera vos érables,
Vos figuiers, vos thymes verts, vos lilas, vos jasmins !

Où se meurt la fleur blanche on discourt pour Eschine,
Pour Plotin au verset parfumé, féodal ;
On discourt pour Rhazés qui se bat pour la Chine
Où l'on brise en chantant Yatagan, Durendal... »

Idem

6- CYNISME

Où va ton ce matin ? dit l'autour .En Attique !
Lui répond malicieux, facétieux, (comme éclair)
Le tyran d'Ionie en cherchant le viatique
Du sorcier son ami dont le teint est vert clair.

De son coin, un gros chien purpurin dévisage
La nuit blanche où soupire, où sanglote un jasmin ;
Il en rit ce gros chien : « Cet exquis paysage
Fait plaisir à mon âme, au zéphyr sur le Main. »

Le tyran d'Ionie a cherché dans le temple
La nuit blanche où s'ébat en éclats un chardon.
Quant à moi, je regarde apeuré ; je contemple
La nuit blanche où soupire, où se meurt le pardon.

Brusquement, devant moi passe alors une escorte
De soldats cramois, entourant le Moqueur ;
Je frissonne en mon âme : un chant ord de cohorte
Ascend vite au voussoir ; je frissonne en mon cœur.

Des soldats cramois ont tué l'infidèle
Qui chanta la Mer Noire, a-t-on dit, à midi,
Au couchant, quand passa l'hirondeau sans bruit d'aile ;
C'est pourquoi la chanson de l'aède a tiédi.

Ksibet-el-Médiouni, café du Port, le 12 mars 2005

7- L'AEDE A L'ŒIL CLAIR

Le vieux chien ré aboie au couchant, dévisage
Les rais clairs de la lune aux abois sur la Main.
Une hyène a crié dans la nuit : « Est –il sage
L'éléphant qu'on engraisse aux abords du chemin ?

Les rais clairs de la lune ont bercé l'ancien temple
Où rampille une ortie embrassant un chardon.
Brusquement dans la nuit, on me dit : « qui contemple »
Ta lumière embaumée, enroulée au pardon ? »

Les rais clairs de la lune ont bercé l'ancien la cohorte
Qui s'en va chez Magon, l'amoureux du Moqueur.
Le vieux chien ré aboie, il a peur de l'escorte
Qui protège en émoi de l'émir la rancœur.

Qui s'en va chez Magon ? Est-ce encor l'infidèle
Qu'on vit naître à Damas, par un soir attiédi ?
C'est l'autour au bec ord ! Mais d'où vient ce bruit d'aile ?
C'est le vent qui se meurt ; on l'égorge à midi !

Cet autour au bec ord est venu de l'Attique ;
Pour quoi faire ? A-t-on dit. - Pour voler cet éclair
Qui réchauffe en son cœur le berger sans viatique !
Pour moquer, blasphémer cet aède à l'œil clair !
Sousse ; cafétéria Oumama, le 14 mars 2005

8- PERTE DE VIATIQUE

Que j'ai peur au couchant ! J'aperçois dans un temple
Un mendiant éborgné par un feu de chardon.
Un vieux veuf au regard enflammé me contemple ;
Que veux-tu ? M'écrié-je. – Ah, je veux ton pardon !

Un vieux veuf au regard enflammé suit l'escorte
Du sultan exultant (qu'a rangé la rancœur).
Quelqu'un dit à ce veuf : » Veux-tu voir la cohorte
Qui précède un cadi de Cadix, l'œil moqueur ? »

Quelqu'un dit à ce veuf : » Craindras-tu l'Infidèle ?
L'Infidèle en courroux dont l'œil vif a tiédi).
Implacide, il réplique : » entends-tu ces bruits d'ailes ?
C'est l'oiseau, me dit-on, qu'on égorge à midi ! »

L'infidèle en courroux reste assis, dévisage
Les passants déhontés, égaillés aux chemins ;
Il leur dit « Parlez-moi de ce beau paysage
Qu'ont tracé mes aïeux en plantant leurs jasmins !

Les passants déhontés ont perdu leur viatique,
Car ils sont passés outre aux chansons de l'éclair,
C'est pourquoi l'ogre aboie en allant en Attique
Il sait bien qu'il aura mille enfants au teint clair
Idem

9-LA CHANSON DU ZEPHYR

Devant moi passe encor bruyamment une escorte
De guerriers enivrés, corrodés de rancœur ;
Mon cœur bat à se rompre une artère, une aorte
Que j'ai peur, Grand Seigneur, de l'ergot du Moqueur !

Mon cœur bat à se rompre ; au couchant, un bruit d'aile,
La chanson de Zéphyr (qui jamais n'a tiédi),
Me font peur, par Allah ; j'aperçois l'infidèle
Ami turc-ce vénal ; -il repasse à midi.

La chanson du zéphyr s'est fixée au vieux temple ;
Un gros chien la lacère en brisant un chardon,
Une armoise en sanglots ; esseulé, je contemple
Les gâchis devant moi ; l'hirondeau dit : pardon !

Une armoise en sanglots ; quel exquis paysage !
Dit la pie à l'impie en suivant son chemin.
En fureur, dans la nuit, le gros chien dévisage
Chaque errant en tremblant, en boutant du cumin.

En fureur, dans la nuit, l'autour vole en Attique ;
Que fait il ? Me dit-on ; il s'enfuit comme éclair !
M'écrié-je en colère ; il perdit son viatique ;
Le lui prit, contait on, le charron à l'œil clair.

Idem

10- LE PARLEUR DEHONTE

Qu'entends tu dans la nuit, troubadour ? –un bruit d'aile !
Un oiseau purpurin revenu du Midi ;
Il vient là dans la nuit pour brûler l'infidèle
De son chant trébuchant que l'on sait attiédi !

C'est le chant qu'aima Sparte agriffée à l'Attique !
Qu'entends tu dans la nuit, troubadour ? -un éclair
Louvoyer dans les airs pour happer le viatique
Du frileux pèlerin au pied bot, à l'œil clair !

C'est le chant qu'aima Sparte (aux abords du rivage
De la Mer d'Ionie où fleurit le cumin)
Qui plaît tant à Homère en sanglots, en veuvage ;
Qui ne l'aime en tout cas mourra tôt en chemin

Qui plaît tant à Homère ? Est-ce un chant dans un temple
Est-ce un rat ? Un verrat qui se paît du chardon ?
Est-ce un ogre en colère ? (En tout cas, je contemple)
Ce parleur déhonté qui ne sait le pardon)

Ce parleur sans vergogne a payé cette escorte ;
Ah, sait on ce qu'il paît au matin ? –La rancœur !
Le feu noir du courroux que répand la cohorte
Du charron, du sorcier, -deux amis du Moqueur-

Idem

11- LE BAUDET DECHARNE

Du sang noir se répand sur les flancs du Granique ;
Le tyran crie alors : « Brûlez-moi ces raisins !
Ramenez ce hère à ma cour ! Je fornique !
Que cela plaise ou non aux maudits sarrasins ! »

Ramenez cet éphère à ma cour ! La statue
De Hobal, de Yagoûth, du vautour, du condor,
De l'abeille aux abois (à la voix qu'on tue) ;
Souillez – les du sang ord du distors matador !

De l'abeille aux abois parle encor le gigogne ;
Que veut-elle ? A-t-on dit. -Lui percer les poumons !
Dit le coq qui rougit –juste après la cigogne ;-
Moi j'ascends, dit l'ânon dans le sang, sur ces monts.

Que veut elle ? A-t-on dit. Remonter dans cette arche !
Car s'y trouve un baudet décharné par l'hiver.
Je m'en vais de ce pas – (voyez moi dans ma marche !)
Discourir ardemment pour charmer un pivert.

Je m'en vais de ce pas lourdement sur la dalle
Pourchasser un vautour qui descend du sommet
Du djebel numidique où se cache un vandale,
Genséric le boiteux, que mon cri vite omet.

Idem

12- CHANTS SARRASINS

Que dis tu, troubadour ? Que ta voix, on la tue ?
Qu'on occit l'oiseau blanc pour bercer Mogador ?
Qu'on abat en chantant, en dansant, la statue
De ce chien ?-Qui l'a fait ? – Un distors matador !

De ce chien, que dis tu ? Mais il mord la cigogne !
En errant dans la nuit, il ascends jusqu'au mont
Où se cache un pâtre, où s'ébat la gigogne
Où l'air ord de la mort vous corrode un poumon.

En errant dans la nuit, j'aperçois, sous une arche
De vieux pont, un esquif qui louvoie à l'envers ;
Qu'est ce alors ? M'écrit je. Un émir de la marche
Sort d'un camp tout en feu, puis il court de travers.-

Qu'est ce alors ?-m'écrit-je. Apparaît un Vandale,
-Hildéric le Méchant.-il veut voir le sommet
De la tour du vautour qui se paît du scandale,
De la honte essaimée au faubourg qu'il omet.

Hildéric le Méchant sera mort au Granique ;
C'est là bas qu'il ira se gaver de raisins,
Du breuvage enivrant – que je sais satanique ;-
Il mourra, par Allah, grâce aux chants sarrasins.

Ibidem, le 15 mars 2005

13- BREUVAGES SARRASINS

Au ciel lourd, engrossé, geint aussi la cigogne ;
Elle a peur du trappeur qui se cache aux vieux monts.
Un corbeau va la voir ; va la voir la gigogne ;
Elle a peur encor pour son cœur, ses poumons.

Elle a peur du marin quand la nuit est en marche ;
Le trouvère a chanté (pour lui plaire) un beau vers ;
Elle a peur du trouvère égayé quand il marche ;
C'est pourquoi la cigogne a volé de travers.

Le trouvère a chanté pour déplaire au vandale
Qui lui prend son pays et la mort, lui promet ;
Mais voilà qu'un tyran sème encor le scandale ;
Il veut vivre au pays, en brûler le sommet.

Il veut vivre au pays et monter au Granique
Pour semer le trépas, les humeurs du raisin,
Le breuvage abhorré, la liqueur satanique,
Aux cités des aïeux, aux vieux bourg sarrasin.

Le breuvage abhorré gifle aussi la statue
Du charron le ventru, ce méchant matador ;-
L'ogre a bu la liqueur de la fleur qu'il a tue ;
L'autour ord boit encor, le corbeau, le condor.

Idem

14- L'AUTOUR DU GRANIQUE

Au grand jour, vois l'autour engoncé dans sa marche !
On eût dit l'altier paon qui s'ébat aux prés verts ;
On eût dit un lion qui rugit dans une arche,
Tant le craint la jument qui hennit de travers.

On eût dit un lion puisqu'il plût au vandale,
Childéric le Fougueux qui se plaît au sommet
Du voussoir ébréché par les jets de la dalle
De Satan le Maudit, du cadu qu'on omet.

Childéric le fougueux chasse encor la cigogne ;
Qu'en fais tu ? Lui dit on. -Récurer mes poumons !
Cria t il dans le vent quand survient la gigogne
Qui s'enfuit du renard réfugié sur les monts.

Qu'en fais tu ? Lui dit on.- Regarde la statue
D'Hannibal à cheval traversant Mogador !
Savez vous que sa voix (que toujours on a tue)
Tonne encore au voussoir ? Parlez donc, matador !

Savez vous que l'autour gît encore au Granique ?
Qu'il en veut pour toujours au pâtour sarrasin ?
Nul n'en sait la raison sauf l'ogron tyrannique,
Puisqu'il va s'humecter de l'humeur du raisin.

Sousse, le Café Vert, le 15 mars 2005

15-ÂMON RÂ LE COU

Mais qu'entends-je, ô seigneur ! –Des bruits longs sur les dalles
D'un château féodal où l'ogron nous promet
Trésor en métal (qu'ont caché les Vandales).
La Voix dit : « Bénissez vos enfants, Mahomet ! »

Un château féodal est pareil au Granique ;
Je m'écrié : « Ah, Seigneur ! Cet enfant sarrasin
Est joyeux au couchant ; son regard tyrannique
Lui fait voir l'ombre ailée, au trot lourd, ord, asin.

Je m'écrie au couchant : « a-t-on vu les statues
D'Âmon-Râ le Cocu ? Connaît on Mogador ?
C'était là qu'on occit les enfants de tortues
Pour défier, disait on, le vilain matador. »

D'Âmon-Râ le Cocu trucidiez la gigogne !
Elle a pris nos enfants, les lâcha sur les monts
De la Mort aux cris tors qui poursuit la cigogne,
L'oiseau blanc, l'oiseau vif... Que j'ai mal aux poumons !

Elle a pris nos enfants, les a mis dans la marche
Du sorcier, cette ogresse (aux abois) des hivers.
Que ferai – je à l'ogresse au couchant sous une arche ?
La Voix dit : « Tords lui griffe et cou vif à l'envers ! »

Idem

16- VISIONS POLYCHROMES

Je m'en vais d'un pas lent dans la nuit polyphone.
Devant moi ; court alors en suant, un Lombard
Le poursuit méchamment le vent leste et aphone ;
Quant à moi, je m'engouffre en jurant dans un bar.-

Devant moi, court alors un curé sous sa robe ;
Méchamment, un charron le poursuit éperdu...
Le rai noir, ahuri, brusquement se dérobe ;
Mais où je, ô Seigneur ! Mon verset est perdu.

Le rai noir, ahuri, gagne alors l'empyrée
Où trépassé une étoile au giron de l'Orion.
Je m'avance à pas lents, un flot prompt du Pirée
Éclabousse avec force en hurlant l'histrion,

Le charron, le crapaud qui semaient la détresse
Dans le bourg orphelin où se meurt un vieux queux ;
Je m'avance à pas lents dans le vent qui me tresse
Un gros van où rampille un serpent l'œil visqueux.

Dans le bourg orphelin vole encor l'oiseau rare ;
D'où vient-il ? Nul ne sait ! Mais où va ce serpent ?
Chez l'ogresse en courroux qui revend son curare
A ce veuf éploré qui s'avance en rampant !

Bennane, café du Rais, le 15 mars 2005

17- VŒUX SIMPLES

Ah, Seigneur ! Quand verrai –je (au matin qu'on dérobe),
Étendu dans son sang, le dragon éperdu ?
Quand verrai-je, ô seigneur, le printemps sous sa robe
De jasmins, de lilas (car le bourg s'est perdu) ?

Quand verrai –je, ô seigneur, s'emprêter l'empyrée ?
Cette étoile hyaline agriffer l'Orion ?
Un tyran vient me voir ; d'où vient-il ? –Du Pirée !
Dit l'émir de la honte à son triste histrion.

Je regarde alentour ; j'aperçois la Déesse ;
Le charron la fleurit, puis la donne au vieux queux
Du gros bourg en veuvage où le vent toujours tresse
L'hymne ancien des guerriers pour jouer avec eux.

Au gros bourg en veuvage, on répand le curare,
Du venin de boa, du sang ord de serpent ;
Or survient brusquement au gros bourg l'oiseau rare,
Qui poursuit ardemment le serpent en rampant.

L'hymne ancien es guerriers est il donc polyphone ?
Nul ne sait, dit l'autour enivré dans un bar.
Un pâtour sans troupeau – sa brebis est bouffonne-
A crié promptement : « parlez vite au Lombard ? »

Ibidem, idem

18- LE CADAURE DU BAR

Le corbeau croassant a griffé l'empyrée,
A griffé le Grand-Chien, le dragon, 'Orion ;
Voulant plaire au tyran en courroux du Pirée,
Il occit dans la nuit un enfant d'histrion.

Voulant plaire au tyran, il répand la détresse
Dans l'éther, dans les mers ; il s'attaque à ces queux ;
Pourquoi donc ? Lui dit-on. -voyez l'or que l'on tresse
Pour l'offrir aux voyous, pour musser avec eux !

Dans l'éther crevassé vole aussi l'oiseau rare ;
Il a peur, il s'enfuit, me dit-on, du serpent,
Du sorcier grimacier qui fleurit le curare.
Qui va là ? Qui va là ?-l'ogre avance en rampant.

Il a peur il s'enfuit, me dit on, se dérobe
Du couchant du trépas qui s'agrippe éperdu
Aux versets de l'aède amoureux (qu'on sait probe)
Saint Seigneur, dit la voix, cet aède est perdu !

Au couchant du trépas, cet aède est aphone,
Dit l'oiselle hyaline en quittant Zanzibar ;
Voyez vous, reedit elle, au vent fou, polyphone,
Ce cadavre éventré, délaissé dans un bar ?
Sousse, café Oumama, le 15 mars 2005

19- VAPEURS DE BAR

Qui fuis tu ? dit la pie à ce vent de détresse ;
Il lui dit : « du serpent me fait peur l'œil visqueux ;
C'est pourquoi j'irai vite accrocher à a tresse
Ces bouquets de sanglots défraîchis par un queux. »

C'est pourquoi j'irai vite égayer le curare
Préparé par l'iman quand le jour se suspend
A l'ergot de la mort lorsqu'on pend l'oiseau rare
Savez vous, troubadour, qui vous parle en rampant ?

Préparé par l'iman, ce chant flotte au Pirée
Qui ballote un navire échancre d'histrion.
De son bec, un vautour a percé l'empyrée
Pour crever à son tour le Grand-Chien et l'Orion.

Qui ballot un navire échancre, puis l'enrobe
D'encens noir ? D'encens ord ? – c'est le chien éperdu !
Il aboie au couchant pour cacher sous sa robe
Un termite amaigri, -car mon sang s'est perdu.-

On aboie à côté d'un grand if polyphone.
Qui va là ? M'écrié-je avec honte. -Un lombard !
Dit la voix ; je me tais, je me tais ; suis -je aphone ?
Tu maudis, dit la voix, les vapeurs de ce bar !

Ibidem, idem

20- LE QUEUX BORGNE

Iras-tu, troubadour, admirer l'oiseau rare ?
On nous dit qu'il envoûte au couchant le serpent,
Le boa qui marche après moi ? le charron en rampant !
Mais qu'il marche après moi ? Le charron en rampant !

On nous dit qu'il en veut à mon bourg polyphone ;
Passez lui le séné du Gaulois dans un bar !
Il mourra, par Allah, dans ce vent triste, aphone ;
Parlez en au Gaulois ! évitez le Lombard !

Passez lui le séné, le henné qu'il dérobe
Aux errants des faubourgs, au molosse éperdu !
Parlez en à l'étoile en émoi qu'on enrobe
De benjoin que la chienne engrossée a perdu !

Aux errants des faubourgs a déplu l'empyrée,
Car y luit un rai d'or à côté de l'Orion.
Le marin de la honte a fendu le Pirée ;
Mais pourquoi ? Mais pourquoi ? Pour défier l'histrion !

Apparaît devant moi dans la nuit la Détresse.
Elle arrête un passant à l'œil borgne ; est ce un queux ?
Que fais tu ? Lui dit elle en criant ; la prêtresse ;
Le devin, le sorcier, sois toujours avec eux !...

Ibidem, idem

21-L'OGRE EN CAVALE

Alexandre est allé dans la nuit dans Issos ;
On lui dit d'édifier des cités par le monde ;
Le vampire a griffé son ami Dionysos ;
Il retourne éploré dans le vent qui l'émonde.

Le vampire a griffé l'empereur d'Aragon,
Puis s'en va suçoter en fureur, sans tendresse,
L'ânon gris de la honte, amaigri, le dragon.
-un aède a dansé dans la nuit. Quelle adresse !-

L'ânon gris de la honte à l'émir frauduleux
S'adressa tout en pleurs : « Quand mourront ces tartares ?
Quand mourront les ogrons sur les bords onduleux
Des oueds du trépas ? » -Brise alors ces guitares !

Quand mourront les ogrons, je m'adresse à Calvin,
Je m'adresse à Luther, je m'adresse à grand-mère :
« Où sont donc ces corps froids u'on amis au ravin
Quand la nuit ébréchée a suivi la chimère ? »

Je m'adresse à Luther ; me répond un clabaud :
« Que veux-tu, troubadour ? Vois ce vent qui ravale
Tes pareils, ais toi donc, sinon l'ogre au pied bot
Viendra vite au couchant ; mais que vois je ? Il cavale. »

Ibidem, le 17 mars 2005

22- CHANSON EPHEMERE

L'enfant court dans la nuit ; il se paît de tendresse,
Dit un faon orphelin au pays d'Aragon
Le vent joue avec joie ; il est vif, plein d'adresse,
Asse alors en courroux, brusquement un dragon ;

Il s'en va, dit la pie, agresser le tartare ;
Sa coutele est de flamme au pays frauduleux ;
A cheval, il prendra mon rebec, ma guitare
Et les jette en chantant au vent fol, onduleux.

Du cheval sur la croupe il prendra la chimère ;
Elle a dit à son père : « Avez-vous deux cent vingt
Guerriers tors ? Chantez moi la chanson éphémère
Qu'a chantée Ignacio dans les bras de Calvin ! »

Guerriers tors, avancez du grand chef la cavale !
On me dit qu'elle est forte, (elle a bien un pied bot).
Est il vrai que ce chef au combat vous ravale,
Vous maudisse en jurant ? Que dit-on de clabaud ?

On me dit qu'elle est forte, on me dit qu'elle émonde
Mon vieux bourg orphelin, éventré comme Issos.
Grand seigneur, qui créa messagers, homme immonde
Quand verrai je étendu dans tes feux Dionysos ?

Idem

23- L'OR D'ISSOS

Ah, j'entends dans la nuit un chant noir de guitare ;
Sur mon chef un vent doux, au murmure onduleux ;
Qu'est ce alors ? M'écricé je ; à côté d'un Tartare,
J'aperçois l'ogre en rut – que je sais frauduleux.-

Qu'est ce alors ? m'écricé je en parlant à grand-mère ;
Elle a dit en sanglots : « c'est le chant de Calvin !
Le sais tu, mon enfant ? C'est une ode éphémère
Qu'on jeta, par un soir orageux, au ravin. »

Ah, sais tu, mon enfant, ce guerrier en cavale ?
Ah, sais tu qui le paie en dollars ?-Le clabaud !
M'écricé je en courroux ; tout à l'heure, il avale
Le trésor des aïeux ; as-tu vu son pied bot ?

Le trésor des aïeux sent toujours la tendresse ;
Mes aïeux l'ont acquis en tuant le dragon,
Le griffon, le serpent du faubourg –qui s'adresse
En sanglots, en pleurant, au roi fou d'Aragon.

En sanglots, en pleurant, je m'en vais, par le monde ;
Visiter l'antre ailé, parfumé par l'Hyksos ;
Je rencontre en chemin un boa l'œil immonde ;
Il ira, me dit il, déterrer l'or d'Issos.

Idem

24- L'HYRSOS POLICE

Où va tu ? dit l'enfant en parlant à sa mère
Rencontrer un aède au couchant sans vapeur !
Dit la mère à son fils ; la pensée éphémère
De l'aède a plu tant à mon cœur dans la peur

Rencontrer un aède, un pâtre qui dévale
Les flancs secs des djebels où divague un clabaud,
Plaît toujours au guerrier sans laurier qui ravale
Cet aède au chant vif dont le chant sera beau.

Les flancs secs des djebels sont connus du Tartare ;
Il y monte en été ; sur les bords onduleux
Des oueds en étiage, il abat la guitare
De l'aède, or survient le crapaud frauduleux.

Des oueds en étiage on parla sans tendresse ;
On craignait, disait on, l'ergot long du dragon,
Du dragon qui s'y cache –or c'était son adresse
Pour mieux paître au couchant des bambins d'Aragon.

Du dragon qui se cache, as-tu vu l'œil immonde ?
Le pâtre a pleuré, car il vit, dans Issos,
Cet aède en sanglots rejeté par le monde,
Recueilli bien au chaud (nous croit-on) par l'Hyksos.

Idem

25- LE PRE D'ISSOS

Qu'a tu vu, troubadour ? Un guerrier en cavale !
Il a honte, il s'enfuit, il court vite, il a peur ;
Le poursuit un pâtre dans la nuit qui m'avale ;
Entendrai –je, ô Seigneur, la chanson du Trompeur ?

Il a honte, il a peur ce Trompeur fort immonde ;
On lui dit qu'on l'occit dans un pré près d'Issos ;
Il répond l'air moqueur : « à moi seul tout ce monde !
Crains aède apeuré ce Mongol ! Cet Hyksos ! »

On lui dit qu'on l'occit sans merci ni tendresse ;
Il répond : « j'ai pour moi l'empereur d'Aragon !
Allez donc chez l'aragne ! Ah, voilà son adresse !
Savez vous que me baise au couchant le dragon ? »

Il répond en dansant : « Passez moi ma guitare !
Passez moi on rebec aux chants doux, onduleux !
Qui surgit dans la nuit ? Est-ce encor le Tartare,
L'amoureux du charron que l'on sait frauduleux ? »

Passez moi mon rebec aux chansons éphémères !
Passez moi mon vieux luth qui plaît tant à Calvin !
(Savez vous qu'il s'est pu chaque instant de chimères ?
Et l'ami de Calvin numéro deux cent vingt ?-

Idem

26- LE VIEUX PAON

J'entrevois au couchant dans un bourg, en Espagne,
Des soldats en sanglots. « Vous irez près de Tyr !
Dit leur chef, un tors rustre enroulé dans un pagne ;
Vous irez fracasser le chef ord du martyr ! »

Des soldats en sanglots sont noyés dans l'ivresse
Qui surgit du chant triste, éploré du hautbois.
Au couchant apparaît devant moi la pauvresse
Que l'on voit divaguer à chaque heure aux sous bois.

Qui surgit du chant triste, éploré ? Qui s'échancre ?
Mon verset hyalin qui dément la rumeur !
Il ne sent point le sang déversé par le chancre
Que répand ce vieux paon au matin qui se meurt,

Mon verset hyalin berce encor l'ode antique,
Dit l'aède amoureux, brandissant un jasmin.
Qui va là ? Qui va là ?-C'est l'ogresse atlantique ;
Elle en veut à l'aède au verset trop humain.

Qui va là ? dit l'aède en errant sur la route
C'est le coq courroucé, car la poule a pondu
Un seul œuf fendille ; dans la nuit l'ourson broute
Des chardons, à l'aède avait-on répondu.

Ibidem, le 18 mars 2005

27- LE VERSET DU MARTYR

Que bois-tu, troubadour ? –je rebois cette ivresse ;
Me la donne en chantant éploré le hautbois
De l'aède ; au couchant, as-tu vu la pauvre
Du vieux bourg sarrasin ? On l'enterre aux sous bois !

Que bois tu, troubadour ? –La chanson du semeur !
Je verrais, me dit-on, le faubourg qui s'échancre
Sous les coups du pâtre ; vois la nuit qui se meurt !
Qui s'en va dans les bois effrayé par le chancre ?

Je verrai chantonner une ogresse atlantique
On me dit qu'elle a peur du visage inhumain
De son fils, l'ogron tors, qui s'agrippe au cantique,
Le lacère à pleins crocs, s'ébattant au chemin.

A ton fils, l'ogron tors, avais tu répondu ?
Avais –tu dis la honte aux abords de la route ?
Le malheur qui frappa – quand la poule a pondu
Mille œufs d'or –le vieux bourg dépouillé de sa croûte ?

Le malheur a frappé le griot dans son pagne
Il citait contait-on, le verset du martyr ;
Il citait en pleurant les cités de l'Espagne
Quand l'émir de Bagdad trépassa près de Tyr.

Bennane, café du Rais, le 20 mars 2005

28- LE MARTYR EN PUISSANCE

J'aperçois dans le ciel constellé qui s'échancre,
Un nuage étioilé par le feu des rumeurs.
Un djonon vient me voir – égayé par le chancre
Qu'il épand dans les bourgs ; -on me dit que tu meurs,

Me dit il, l'œil taquin ; connais tu mon cantique ?
Me dit-il égayé ; connais –tu mon chemin ? »
Je suis coi, je suis coi ; « connais tu l'Atlantique ? »
Mon aïeul, le titan, y planta du cumin ! »

Je suis coi, je suis coi ; j'aperçois sur la route
Un vieux coq de Gaulois, un œuf d'or qu'a pondu
La nuit orde, aux abois ; j'aperçois la déroute
Des tors Goths ; « et des chiens !m'avait on répondu

Un vieux coq de Gaulois se débat dans l'ivresse
Que répand le dragon dans la nuit aux abois ;
Devant moi, j'aperçois le pauvre, la pauvre ;
Ils ont peur, me dit on, des sanglots du hautbois

Devant moi, j'aperçois, revêtu par un pagne
Flamboyant, tissé d'or, (en puissance), u martyr ;
Je lui parle avec flamme : « où va-t-on ? » En Espagne
Quant à moi, j'irai vite attaquer Sidon, Tyr ! »

Ibidem, idem

29- LE MALADE

Qu'entends tu ce matin ? Chantonner l'ode antique !
On me dit qu'elle embaume au couchant le jasmin ;
Je m'en vais sur l'esquif traverser l'Atlantique ;
Grand Allah ! J'ai besoin d'un effort surhumain.

Je m'en vais sur l'esquif, sur les flots en dérouté
Repêcher l'espadon, car l'étoile a pondue
Le rais ord de la honte et le chant qui s'encroûte ;
Que dis tu, troubadour ?- je n'ai rien répondu !

Repêcher l'espadon sous ce ciel qui s'échancre
Fait horreur, à coup sûr, à la nuit qui se meurt ;
Tais toi donc, par Allah ! Vois fleurir ce gros chancre !
Il ira rampiller pour nourrir la rumeur.

Tais toi donc, par Allah ! Pais toi donc de l'ivresse
Que répand au gros bourg l'hymne ancien du hautbois !
Soigne alors, soigne encor le pauvre, la pauvre,
L'orphelin affamé qui divague aux sous-bois !

Soigne alors, soigne encor le Malade en Espagne !
Qu'a-t-il fait, par Allah ? N'est il pas un martyr ?
Il défend le mot juste, enroulé dans un pagne ;
Son enfant a grand faim ... On attend près de Tyr.

Ibidem, idem

30- PONT –LEVIS

L'homme est là qui s'en va divaguer sur la route ;
Il a faim, il a soif ; la comète a pondue
Sur son chef rabougri, l'ouragan en dérouté ;
Où va tu ?-Mais j'ai peur ! M'avais-il répondu.

De qui donc as-tu peur ?-De l'émir de l'Espagne !
De l'émir d'Aragon ! De l'émir qui veut Tyr !
(Quant à moi, je mettrai ces émirs dans ce pagne ;
Ils seront brûlés vifs, bien avant le martyr).

De l'émir d'Aragon a parlé la pauvre ;
Elle a dit : « Mais il hait la chanson du hautbois,
La chanson du rebec – les chansons de l'ivresse ;-
C'est pourquoi cet émir aime fuir dans les bois. »

La chanson du rebec (ou du luth), qui l'échancre ?
Le sorcier sans pudeur qui se paît des rumeurs !
Rand Allah ! Que verrai-je au vieux bourg ? Un gros chancre
Rapporté par le porc ! Que dis-tu ? Que dis tu ? Que tu meurs ?

Le sorcier sans pudeur a volé l'ode antique
Dont se paît l'amoureux, a volé son jasmin.
Que veut-il ce sorcier ? –parfumer l'Atlantique,
Y frayer pont-levis, y frayer court chemin.

Ibidem, idem

31- SUSPENSION DE SOUPIR

Au couchant nébuleux, apparaît pasargade ;
Un soldat aguerrri se prépare au combat
Contre un peuple orphelin que nourrit la bourgade
Où vivote un vieux More assoiffé de saba.

Un soldat aguerrri s'est gratté sur la fesse ;
Que fais-tu ? dit le chef qui suspend son soupir.
Devant moi croule alors un rempart, je m'affaïsse,
Je sanglote au couchant ; me caresse un grand pîr.

Que fais-tu ? dit le pîr dans la nuit qui module
Le murmure enflammé du nuage infécond.
Je vois l'ordu condor, il tournoie, il ondule ;
Le vautour vient vers moi, le regard rubicond.

Le murmure enflammé dans nos cours s'amoncelle,
Dit l'aède en veuvage en parlant aux oiseaux.
Brusquement dans la nuit la comète étincelle.
Qu'il a peur cet aède englouti sous les eaux !-

Brusquement dans la nuit quelqu'un dit : « La demeure
De l'aède éploré méconnaît la rancœur ;
Irez-vous le servir ? Voulez-vous que l'on meure
Pour déplaire au verrat ? Parlez tous, tous en chœur ! »

Bennane, café du Rais, le 23 mars 2005

32- PRIERE UNANIME

Vois l'autour au bec tors, engrossé qui s'affaïsse !
Je regarde apeuré dans la nuit du soupir ;
Devant moi quelqu'un crie, aparté se confesse
A l'émir de la nuit qu'il a pris pour un pir.

Je regarde apeuré, j'entrevois Pasagarde
Dans la nuit aux abois ; j'entrevois à Saba
Un guerrier purpurin ; il abat la bourgade
Où sont nés mes aïeux, hors la nuit du sabbat.

Dans la nuit aux abois, le Grand Chien vite ondule,
Car il craint, car il fuit le nuage infécond ;
Où va tu ? dit la pie. « À la mer qui module
Le chant tors du crapaud éborgné, rubicond ! »

Où va-tu ? dit la pie. « A la nue où ruisselle
Un torrent de sang vif pour finir sous les eaux
Je m'en vais de ce pas caresser la sarcelle,
Le pivert au chant doux qui s'accroche aux roseaux !

Un torrent de sang vif mouille encor la demeure
De l'aède amoureux –mais il souffre en son cœur ;-
Voulez –vous que l'ânon braie aussi ? Qu'il se meure ?
Chantez tous, par Allah ! Priez tous, tous en chœur !

Ibidem, idem

33- LA RANCŒUR D'IBLIS

Le chant grave, hyalin de l'oiseau vite ondule
Sur le bourg de la nuit, le faubourg infécond.
Vois ! Me dit le trouvère amoureux qui module
Sa chanson maudissant le crapaud rubicond.

Dans le bourg le vent gourd m'a griffé sur la fesse ;
Je sanglote ; est passé près de moi le vieux pîr ;
Qu'as-tu donc, vieil aède ? As-tu peur que s'affaisse
Le vieux bourg des aïeux ? Pousse encore un soupir !

Je sanglote ; Alexandre a chanté Pasagarde ;
Il y prit, disait –on, ses trésors sans combat.
Je m'en vais d'un pas long regagner ma bourgade
Où sont morts mes aïeux, en fuyant le sabbat.

Je m'en vais d'un pas long ; un rai prompt étincelle ;
Que j'ai peur, Grand Seigneur, de ton Œil Éternel !
Ton Regard nous fait honte, a chanté la sarcelle.
-je m'en vais parfumer le tombeau maternel.-

Que j'ai peur, Grand Seigneur Qui connaît ma demeure ;
C'est toi Seul Allah l'Un ! Chantons –nous tous en chœur.
L'homme impie a crié : « Je ne veux pas qu'on meure !
Parfumez, bel Iblîs, de benjoin la rancœur ! »

Ibidem, idem

34- LE CRICI RUBICOND

Au faubourg du crapaud, j'aperçois l'étincelle
Qu'on éteint au couchant, au matin, sous les eaux
De la honte aveuglée, accrochée à la selle
Du cheval de la mort qui trépigne aux roseaux.

Au faubourg du crapaud, j'aperçois la demeure
Du verrat engrossé qui se paît de rancœur ;
Je m'écrie alors vite en disant : « Que je meure
Si je dois lacérer la chanson de mon cœur ! »

Du verrat engrossé qui détruit ma bourgade,-
On médit chaque instant, on médit du sabbat.
Que veut-on ? M'écrié-je ; allez voir Pasagarde !
Alexandre y trépasse en rêvant de Saba.

On médit chaque instant de l'autan qui s'affaisse,
Du simoun enflammé grâce aux chants d'un vieux pîr ;
Brusquement, un corbeau m'a griffé sur la fesse ;
Que veux-tu ? Lui crié-je en poussant un soupir.

Je m'en vais pesamment dans la nuit ; l'or ondule
Sur ma tête en émoi, sur mon chant infécond.
La chouette a pleuré dans le vent qui module
Les chants gris, les chants noirs du cricri rubicond.

Ibidem, le 14 mars 2005

35- GRIFFADES D'ÂNON

Il arrive en jurant dans la nuit. Que je meure !
Cria-t-il ; le vautour avait tu sa rancœur
Contre un ours mal léché qui lui prit sa demeure,
Car l'hiver était froid, il avait mal au cœur.

Contre un ours mal léché qui connaît Pasagarde-
Il s'en va vite en guerre, a-t-on dit, à Saba ;
Il va battre Alexandre, éventrer la bourgade
Qu'on bâtit pour lui seul dans les jours du sabbat.

Il va battre Alexandre au faubourg qui s'affaisse ;
Je lui dis dans la nuit en poussant un soupir :
« Est-il vrai que l'ânon t'ait griffé sur la fesse ?
Quel mensonge effronté ! Me répond un grand pîr.

Est-il vrai que l'ânon broute encor l'étincelle
De la vie au faubourg ? Est-il vrai que les eaux
De l'oued louvoyant aient noyé la sarcelle,
La perdrix, le moineau, des faisceaux de roseaux ?

De l'oued louvoyant, vois ce flot ! Il ondule !
Pour occire au couchant le guerrier rubicond,
J'ai besoin que l'autour assassin nous module
Son chant noir, effrayant que l'on sait infécond.

Ibidem, idem

36- RUBIS DE TITANE

Alexandre est bien las ; dans la nuit Ecbatane
Apparaît dans la brume ; un rai noir, inégal,
L'enveloppe ; on dirait un rubis de titane ;
Alexandre a crié : « L'autour prit mon régál ! »

Il poursuit son chemin, apparaît Jean l'Auguste ;
C'est l'ami de son père ; Alexandre a frémi ;
Pourquoi donc ? dit la pie ; ah vois-tu qu'il déguste
Le sang vif de la sainte en sanglots ? Domrémy ?

C'est l'ami de son père –il était vénérable
Quand l'hiver était sec, que l'été très pluvieux ;-
Alexandre a crié, s'est caché sous l'érable
Au tronc tors, tortueux, arrosé par l'envieux.

Quand l'hiver était sec, un pâtre solitaire
Garda bien son troupeau du sommet de la tour ;
Il eut peur d'Alexandre, eût-on dit. A Cythère
On mourrait de famine ; on mourait alentour.

Garde alors mes troupeaux ! dit le roi magnifique
Au pâtre du sorcier au visage inclément
Je m'en vais à pas prompts vers le bourg pacifique
Où l'on meurt foudroyé du diamant par l'amant.

Ibidem, idem

37- LE ROI DECBATANE

Où va-tu ? dit l'enfant. Je vais voir Jean l'Auguste !
On me dit qu'il est fort, qu'il connaît Domrémy ;
Je lui dis avec joie au couchant qu'on déguste
Tous ses chants délicieux en chantant don ré, mi.

On me dit qu'il est fort, qu'il saisit un long râble,
Un lourd glaive attaqué par l'hiver fort pluvieux ;
Pour quoi faire ? A crié le vieillard vénérable
Qui passait pesamment au faubourg des envieux.

Un lourd glaive attaqué par l'amant de Cythère
Plaît toujours au guerrier que l'on voit sur la tour
Du château féodal. Je m'en vais solitaire
Rêvasser dans la brume épaissie, alentour.

Du château féodal, un oiseau pacifique
A volé vers le ciel pour bercer le diamant
Du roi fou d'Aragon –ce pays magnifique ;-
Mais l'arrête en son vol du crapaud un amant.

Où va tu ? Lui dit-il, connais –tu la sultane
De la nuit obscurcie où se perd l'horizon ?
Va-t'en donc d'un pas prompt chez le roi d'Ecbatane !
Tu sauras que demain sera mort le grison.

Ibidem, idem

38- CROC ROUGE

Qui te pique en chantant à l'autan de son râble ?
Dit l'aède amoureux au sorcier, cet envieux.
C'est l'émir de la nuit que tu vois sous l'érable
A l'affût, attendant l'occision de ces vieux !

C'est l'émir de la nuit qui trucidé Ecbatane ;
Il y va lentement, d'un pas sûr, inégal ;
Il y baise avec joie en criant la titane ;
Quant à lui, le titan lui prépare un régal.

Il y va lentement ; qui voit-il ? Jean l'Auguste
Dit le saint du matin- il connaît Domrémy
Il lui parle enflammé : « sache alors qu'on déguste,
Sous ma tente éclatante, une humeur qui frémit ! »

Il lui parle enflammé, car il est solitaire :
« Iras-tu demain soir te jucher sur la tour
D'où l'on voit malgré soi l'amoureux de Cythère
Déclamer qu'il se paît des agneaux du pâtre ? »

Déclamer qu'on se paît d'un sanglot pacifique
Plaît toujours au vautour, au corbeau (son amant) ;
Je m'écrié : « ô seigneur ! L'horizon magnifique
Est souillé par le loup au croc rouge, inclément ! »

Ibidem, idem

39- LE SEIGNEUR ALLAH

Que dis tu, troubadour, du seigneur de la terre ?
C'est le roi des sept cieux ! Le Seigneur ! Le clément !
Que dis tu, troubadour, des amants de Cythère ?
Que veux tu que je dise ? Écrasons ce diamant !

Que dis tu, troubadour ?-Le Seigneur Magnifique,
De son verbe a crée ce qu'on voit alentour,
Pont Euxin, Mer d'Aral, Océan Pacifique,
Vent mouvant qui s'ébat au sommet de la tour...

Que dis tu, troubadour, du seigneur ? C'est l'Auguste !
De son verbe, I créa l'Angle Ailé, Domrémy,
La bergère Hyaline au cœur sain (qu'on dit juste)
Vois Satan, par Allah !-Il s'enfuit ! Il frémit !

Que dis tu, troubadour, du seigneur d'Ecbatane ?
Il créa cieux et terre et notre âge inégal,
Il créa l'empereur, le roi fou, la sultane,
L'archiduc rubicond qui vous offre un régal ;

Il créa le marmot, le vieillard vénérable,
L'été sec, le simoun, l'hiver froid et pluvieux,
Olivier, figuier vert, amandier, clair érable
Où s'étend l'homme injuste, où s'étend l'homme envieux ...

Ibidem, idem

40-SCINTILLEMENTS ETRANGES

Iras-tu dans la nuit au pays pacifique ?
Il y règne un roi triste, amoureux du diamant ;
Il t'en donne à coup sûr un cadeau mirifique.
Ne dis rien au ministre amoureux, son amant !

Il y règne un roi triste ; on dirait qu'à Cythère
Il y a vu dans la nuit épingle le pâtre ;
Qu'a-t-il vu tout au juste ? Il a vu solitaire,
En sanglots, un aède amoureux, un vautour.

Il a vu dans la nuit scintiller Ecbatane,
Un guerrier divaguer d'un pas prompt, inégal,
Car il cherche ardemment un diamant de sultane...
Qu'entend-il ? Quelqu'un chante un exquis madrigal.

Ah, il cherche ardemment le roi fou, Jean l'Auguste
Pour lui dire avec joie : « Irez-vous chez Rémy,
Le valet du vieux duc ? _on me dit qu'il déguste
L'hymne ancien, sacro-saint qu'a chanté Domrémy. »

Le valet du vieux duc se saisit de son râble ;
Il en perce en riant l'hiver long, implurieux.
Quant au loup, il s'approche en dansant de l'érable
Où s'endort un rai d'or sous le chef de l'envieux.
Ibidem, idem

41-TIARE DE SULTAN

Que vois-tu, troubadour du vieux bourg, sur la tiare
Du sultan de la perse ? _un chant lourd, fredonné
Par Satan le maudit, le méchant Bakhtiare !
Sois béni, Grand Allah, Qui nous as pardonné !_

Par Satan le Maudit, on enterre à Gomorrhe,
Un enfant qu'on viola (qu'on savait pudibond).
Je m'en vais d'un pas las m'attaquer à ce More
Qui taisait cette horreur sous le ciel furibond.

Je m'en vais d'un pas las sur les bords d'un grand fleuve :
Je veux tant hululer, réveiller les tombeaux
Par mes chants, mes sanglots, mes pleurs drus, dont s'abreuve
L'oiseau blanc (en tremblant) poursuivi des corbeaux.

Par mes chants, je les couche au couchant cote à cote :
Chasseurs gris, guerriers noirs, brigands verts n, Hialmar,
Leur seigneur sans honneur, assoiffé qui tricote
Pour nous tous, pour vous tous, l'effrayant cauchemar.

Leur seigneur sans honneur a suivi le Grand- Ourse
Jusqu'à l'autre où se cache en pleurant l'oiseau blanc ;
Mais que vois-je ? Seigneur ? – le soleil, dans sa course,
Se flagelle avec force en geignant, en tremblant

Monastir, café de la faculté des sciences, le 27 mars 2005

42- LA COMÈTE FILANTE

Où vas-tu, troubadour enchanteur ? Chez le More !
On me dit qu'il est vieux, plein d'amour, pudibond ;
Que mon cœur hait toujours les atours de Gomorrhe,
Qu'il ira trucidier le grand-Chien furibond !

On me dit qu'il est vieux, qu'il ira boire au fleuve
De l'amour qui lacère un cri long de corbeaux
Un cri noir de vautour, l'œil en feu dont s'abreuve
Une abeille en émoi qui fréquente un tombeau.

Un cri noir de vautour s'est posé sur la tierce
De l'émir de la honte arabe, adonné
Aux plaisirs de la chair, - qu'e, dis-tu, Bakhtiare ?
Il se tait, le saignant, t'a-t-il donc pardonné

Il se tait, le seigneur les endort, côté à coté
Les amants sans honneur des guerriers d'Hialmar
Dans les feux de géhenne où l'ogron perd sa cotte
De fer lourd, qu'en dis-tu, vieux sorcier de Colmar ?

Dans les feux de Géhenne, a gémi la Grande- Ourse ;
Mais qu'a-t-elle ? A-t-on dit à l'oseille au chant blanc.
Je réponds : « Voyez donc la comète en sa course !
Elle a honte, elle a peur, son rai rouge est tremblant. »

Ibidem, idem

43- PROFESSION DE FOI (2)

La nuit meurt, le vent geint, j'entrevois dans un fleuve
Un cheval endiablé que surmonte un corbeau ;
Je me frotte un seul œil, qu'aperçois-je ? On s'abreuve
De sang blanc, de sang noir, de sang rouge, un tombeau

Je me frotte un seul œil, j'aperçois, cote à cote
Mille agneaux égorgés dans un pré de Colmar ;
Une enfant orpheline aux abois qui bécote
Le trépas purpurin, des soldats d'Hialmar.

Mille agneaux égorgés par l'émir Bakhtiare
Sont offerts à la nuit aux flancs tors, disgracieux,
J'entrevois, à deux, un sultan sans tiare
Il menace en courroux le griffer tous les cieux.

J'entrevois, à deux doigts, le ciel ord de Gomorrhe :
Que ferais-je, ô seigneur ? Ne sois point furibond
Contre un fils d'Abraham amoureux du grand More !
De tes noms les –plus- beaux, car chez toi, tout est bon !

Que je, ô seigneur ? Le nectar me ressource
Le nectar du coran dont s'enfuient en tremblant
Le grand –chien, le Dragon, le scorpion, la grande –ourse
Grand Allah, à l'aède offre alors un cœur blanc !
Ibidem, idem

44- LE PROPHETE DE GOMORRHE

Met Vincent dans le sang les verrats côte à côte ;
Il leur dit : » taisez-vous ! Le sorcier Hialmar
Ira tôt demain voir le chien qui tricote
Pour l'ami du seigneur un affreux cauchemar ;

Que veut-il ? Que l'ami tue alors Bakhtiare !
Tue alors l'hymne ancien, parfumé, fredonné
Par l'ami du seigneur que l'on vêt de la tiare
Du roi sage, à l'amour tout en fleurs adonné !

Or j'écoute apeuré, car la nuit commémore
Le trépas de l'aède hyalin, pudibond.
Qui frémit devant moi ? Le prophète à Gomorrhe !
Il sanglote étouffé ; - comme il est furibond !

Le trépas de l'aède hyalin plaît aux veuves
Du faubourg des crapauds aussi plaît aux corbeaux,
Aux vautours de la nuit que l'on voit près des fleuves,
Aux rats gris, aux verrats, aux vers noirs des fleuves tombeaux.

Aux vautours de la nuit a déplu la Grande- Ourse,
Elle a peur, (elle aussi) me dit-on en tremblant.
De l'aède en sanglots, car figé, dans sa course,
Il chantonne en courroux avec feu l'oiseau blanc
Bénnane, Café du Rais, le 28 mars2005

45- LA TIARE DU SAINT

Grand seigneur, où va-t-on demain soir ? À la source
D'où jaillit l'eau sereine du chant pur d'oiseau blanc !
Dit le saint plein d'honneur, admirant la Grande-Ourse
- dans la crasse plein, on croasse en couchant en tremblant.

D'où jaillit l'eau sereine ? A crié Bakhtiare ;
Du voussoir cristallin où le chant fredonné
Plait toujours au vieux saint qui se vêt de la tiare
Dont l'émir lui fit don- à l'amour adonné !

Le voussoir cristallin a vomi, sur Gomorrhe,
Des torrents tout en feu ; son prophète était Bon !
Que veut-tu ? Troubadour, connais-tu le More ?
On m'en parle ! Ah, qui donc ? Le pâtre pudibond !

Des torrents tout en feu sont tombés dans le fleuve
Où se baigne un vautour dans les bras d'un corbeau ;
Je m'en vais d'un pas lourd, qu'aperçois-je ? On s'abreuve
Du sang rouge, épuré, de l'enfant au flambeau !

Dans la nuit, brusquement, l'ogron met, côte à côte,
Des guerriers impotents, des âniers d'Hialmar...
Que fais-tu ? M'adresse-je à l'ogron. Il me tricote
Pour chacun l'habit noir de l'affreux cauchemar ?
Ibidem, idem

46- Pavement MACABRE

J'ouvre un œil ; me le frotte, au couchant, la Sogdiane
Apparaît tout en sang ; à l'abord du Thabor,
Montre un pic un clocher dont le voûte est médiane :
Un navire amoché ; sept marins à bâbord.

Alexandre apparaît brusquement ; la thébaine,
Qui le suit promptement, marche encor comme un loup.
Que veut-elle, Alexandre au regard noir d'ébène ?
-M'épouser en secret ! Voyez vous son œil flou ?

Mais qu'entends je, ô Saint-Ange ?-Aboyer la Joconde !
Dit le saint de Norvège (appelé saint-Ylmer) ;
Je l'écoute en sanglots ; dans la nuit inféconde,
Apparaît en courroux, le garou de la mer.

Je me tais, je sanglote ; est monté sur orbite
Le Grand -Chien plein de rage ; il s'en va dans Upsal ;
Pour quoi faire ? A-t-on dit au cadî qui débite
Un mensonge effronté sur la mort du vassal.

La nuit marche apeuré ; apparaît une épave
D'homme impie, accroupi sur l'ardent attisoir.
J'aperçois dans la nuit le faubourg que l'on pave
De sang noir où l'ogron a juré de s'asseoir.

Ksibet el Médiouni, café du Port, le 28 mars 2005

47- CHARDON MARIN

Que dis tu, de la reine aux abois, la thébaine ?
Elle a peur d'Alexandre ! Elle a peur de ce loup !
Elle ira demain soir vous offrir une aubaine :
Le sanglot de la honte, un falot au rai flou !

Elle a peur d'Alexandre, elle a su qu'en Sogdiane
Vivotait un aède amoureux du Thabor ;
Elle avait affirmé que l'aède aimait Diane,
Pécheresse effrontée, accrochée au sabord.

Elle avait affirmé qu'on voyait la Joconde
Sangloter chaque instant ; qu'on voyait saint-Ylmer
Divaguer en pleurant à l'aurore inféconde,
Car poussait le chardon au bas –fond de la mer.

Sanglator chaque instant fait dévier cette orbite
Où s'accroche un pâtre pour pisser sur Upsal,
Car y vit un sorcier disgracieux qui débite
Des propos bienveillants, bénissant le vassal.

Où s'accroche un pâtre, fait surface une épave
D'homme aveugle, impotent, repoussé par le soir.
Devant moi, l'ogre Otan a faubourg que l'on pave
De sang frais, brise encore en chantant, l'encensoir.

Ibidem, idem

48- CAILLOUX PURPURINS

Troubadour, on connaît tes amours infécondes :
Tu redis à chacun : « Aime encor Tors Ylmer !
Aime encor ce roi noir ! Les saisons rubicondes !
Le corsaire en colère enivré par la mer ! »

U redis à chacun : « Connais-tu la Sogdiane ?
On nous dit qu'Alexandre éventra le Thabor ;
Allez –y, par Allah ! La Mer Rouge est médiane ;
Montez donc sur l'esquif dépourvu de sabord ! »

On nous dit qu'Alexandre éventra la thébaine
Et le roi de Memphis au regard toujours flou ;
Je vous donne au couchant, tout à l'heure une aubaine :
« Le carrosse en cristal policé par le loup. »

Je vous donne au couchant la comète en orbite,
L'hymne ancien, hyalin, entonné dans Upsal ;
Sans rancœur, je vous livre un sorcier qui débite
Des propos sans vergogne au sujet d'un vassal.

L'hymne ancien, hyalin, est jeté comme épave
Que ballote un flot fou quand l'ogron vient s'asseoir
Sur les bords de l'oued dont on sait qu'il se pave
De cailloux purpurins qu'on arrache au rand soir.

Ibidem, idem

49- GRAINS D'ENCENSOIR

Dans la nuit la comète a glissé sur l'orbite
De la honte engrossée, aux abois, dans Upsal ;
Vite enrage un sorcier malveillant qui débite
Du bois sec, de la brume et les donne au vassal.

Vite enrage un sorcier ; -il connaît la Sogdiane ; -
C'est qu'il voit au matin, aux abords du Thabor,
Le trépas purpurin dont la flèche est médian ;
Que fait-on ? Criait il ; sauvez-nous, tout d'abord !

Le trépas purpurin a griffé la Thébaine
Dont on dit qu'elle aurait pour toujours un œil flou,
Le regard vaporeux, le front noir comme ébène...
Pourquoi donc ? Pourquoi donc ? Parlez en à ce loup !

Le regard vaporeux, j'entrevois la Joconde,
Deux sculpteurs- Italie, hilalien chez Ylmer
Que font-ils tout fiévreux dans la nuit inféconde ?
« Entends les parlotes bruyamment de la mer ! »

Que font ils tout fiévreux a côté d'une épave
Que la mer en courroux a vomie au grand soir ?
Rien du tout ! L'Hilalien cependant veut qu'on pave
L'ancien bourg des aïeux de grains bleus d'encensoir.

Ibidem, le 29 mars 2005

50- L'ÉPAVIN IHUMAINE

Mais que vois je au couchant ? Osciller une épave !
Une épave inhumaine accrochée au grand soir.
Je m'écrie : « Ô Seigneur ! Leur honneur, on le pave
De sang pur, de sang vif où l'ânon veut s'asseoir »

Je m'écrie : « Ô Seigneur ! L'empereur en Sogdiane
Marche encore en suant, délaissant le Thabor ;
Il va voir la cité dont la rue est médiane
Pour construire un esquif, pour vaguer à bâbord. »

Il va voir la cité qui s'accroche à l'orbite
Du Grand- Chien, du Dragon, du seigneur, du vassal ;
Il va voir le sorcier malicieux qui débite,
Sans vergogne un mensonge étonnant sur Upsal.

Il va voir le sorcier dans la nuit qui féconde
Des malheureux assassins, adoptés par Ylmer .
Brusquement, dans la nuit a crié la Joconde : »
Aidez-moi, par Allah ! Sauvez moi de la mer ! »

Brusquement, dans la nuit a souri la Thébaine ;
Elle a vu son époux s'approcher, comme un loup,
De sa proie aux abois, tout en pleurs : une aubaine :
C'est le roi de l'Attique au regard de filou !

ibidem, idem

1- NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive

1- NEVERMORE

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
« Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire discret lui donna la réplique,
Et je baissai sa main blanche, dévotement.

-Ah ! Les premières fleurs, quelles sont parfumées !
Et qu'il bruit avec un murmure charmant
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !

Paul Verlaine, Poèmes saturniens, 1866

L'analyse métrique de ce poème montre à l'évidence une grande mobilité des accents toniques, des vers à rythmes irréguliers, une espèce de chaos quant à la façon de lire *harmonieusement* le poème dont nul ne conteste la beauté, par ailleurs ; nous avons simplement voulu le rendre plus régulier- à la lumière du remaniement que nous avons opéré- ; nous l'avons donc entièrement découpé suivant des tétramètres anapestiques(3+3+3+3) tout en sauvegardant au maximum le thème du poème et ses rimes .cf. page suivante.

à travers l'air atone,
Et le soleil dardait un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la bise détone.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent.
Soudain, tournant vers moi son regard émouvant :
« Quel fut ton plus beau jour? » NEVERMORE vivant,
(Remanié en tétramètres anapestiques)

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
~~Sous un air discret lui donna la réplique,~~
~~Et je baissai sa main blanche, dévotement.~~
Le soleil darde encore un rayon monotone
~~Sur le bois jaunissant où la bise détone.~~

Et qu'il bruit avec un murmure charmant
~~No premier oui qui sort de lèvres bien-aimées,~~
Elle et moi, les cheveux et la pensée au vent,
Brusquement, m'observant de son flair émouvant :

~~« Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,~~
Lorsqu'elle me dit : « Quel fut ton plus beau jour ? »
Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique
Quant à la façon de lire *harmonieusement* le poème dont nul ne conteste la beauté, par ailleurs ; nous avons simplement voulu le rendre plus régulier- à la lumière du remaniement que nous avons opéré- ; nous l'avons donc entièrement découpé suivant des tétramètres anapestiques(3+3+3+3) tout en sauvegardant au maximum le thème du poème et ses rimes .cf. page suivante.
« Quel fut ton plus beau jour ? » fit sa voix d'or vivant,
Le premier oui qui sort de lèvres bien-aimées !
Qu'il murmure attendri, qu'il *bruit* désarmant
Le premier *oui* qui sort de ma Fleur bien-aimée !

Monastir, café du Taj- Mahal, le 24 février 2003

2- NEVERMORE

(Remanié en tétramètres anapestiques)

Souvenir, souvenir, que veux-tu ? Cet automne
Fait voler la sarcelle à travers l'air atone ;
Le soleil darde encore un rayon monotone
Sur le bois jaunissant où la brise alors tonne.

Nous étions seul à seule et marchions en rêvant,
Elle et moi, les cheveux, la pensée au grand vent.
Brusquement, m'observant de son flair émouvant :
« Quel était ton beau jour ? » Fit sa voix d'or vivant,

Sa voix douce et sonore, au frais timbre angélique.
Un sourire effacé lui donna la réplique ;
Je baisai sa main blanche, en sueur, pieusement.

-Ah la fleur des rais d'or, qu'elle est donc parfumée !
Qu'il murmure attendri, qu'il *bruit* désarmant
Le premier *oui* qui sort de ma Fleur bien-aimée !

Monastir, café du Taj- Mahal, le 24 février 2003

PANTOUM BARBARE (1)

Le voussoir a tonné sous l'œil glauque
De l'ogron assassin qui me prend par cou.
Le jour meurt, la nuit geint, car elle est toute en loque ;
L'ogre en rut lui renvoie en criant un licou.

Or l'ogron assassin paît la fleur de l'absence
Qu'il occit au couchant, au lever du matin ;
Se tournant vers le bourg, il lui dit : « Ma puissance,
Je l'acquires dans la nuit qui maudit l'astre éteint. »

Qu'occit-il au couchant ? - Mon esquif, ma gabare,
Le parfum hyalin, exhalé par l'été,
L'orphelin, le marin qui s'accroche à la barre
Du soleil purpurin dont médit le léthé.

Le parfum hyalin, emballé dans le tulle,
A percé mon cœur grège, au matin persifleur,
La rancœur qui s'agrège au crapaud- tarentule,
L'oiseau noir de la neige accrochée à la fleur.

A percé mon cœur grège, au couchant, un nomade
Arrivé de la mer qui vomit ses amants.
La catin atlantique a volé sa pommade
Qu'on dénonce au vieux bourg qui lui dit : « Tu nous mens. »

Ksibet- el- Médiouni, café des sportifs, le 24 février 2003

PANTOUM BARBARE (2)

Ce matin, m'a piqué la douleur de l'absence ;
J'ai crié plein de sang, m'adressant au matin,
A l'aurore, à la nuit : « On descend votre essence
Au bas-Fond de grotte où S'ébat la Catin. »

J'ai crié plein de sang sous le ciel qui se *barre*
« Mais qui vanne en dansant le parfum de l'été,
Le seul mat rubescent mon esquif, ma gabare
L'encensoir sans encens, le flot bot du Léthé ?

Mais qui vanne en dansant mon habit fait de tulle
Mon vieux bourg déhiscent, le joyeux persifleur
De mon cœur vagissant ? Pus décent tarentule
A chanté l'innocent oisillon sur la fleur

Mon vieux bourg déhiscent a maudit le nomade
Il lui dit tout en pleurs : « chaque instant, tu nous mens
Tu me fais que mentir, ou prends- tu ta pommade
Est- ce au bord de la mort ou tu mords tes amants ? »

Il lui dit tout en pleurs : « Soit maudit ton œil glauque
Je m'accroche à la fleur du bandit, à son cou
A sa serre acérée, au vautour tout en loque
A l'ânon au poil roux que je vois sans licou. »
Ksibet-el-Médiouni, café du port, le 24 février 2003

PANTOUM BARBARE 3

Le flot grande encore en griffant ma gabare,
Mon esquif purpurin qui divague en été ;
Le vent tors, assassin se saisit de sa barre ;
Il m'en frappe en crevant le servant du Léthé.

Mon esquif purpurin, dont la coque est de tulle,
A fendu le flot bot dans le vent persifleur ;
A son, bord j'ai trouvé cent vingt cinq tarentules,
Le crapaud coassant qui se paît de ma fleur.

A fendu le flot d'or l'aiguillon du nomade
Qui divague en chantant le parfum des amants,
Qui me colle au printemps sur le chef sa pommade
Dont l'odeur crie encor : « Troubadour, je te mens. »

Qui divague en chantant le parfum de l'absence ?
Qui divague en chantant : « Voyez vous ma puissance
De dragon furibond qui traînasse un matin ? »

Qui divague en chantant le parfum du flot glauque ?
Qui divague en pleurant, puis s'accroche à mon cou ?
C'est l'ânon que l'ogron à l'œil prompt met en loque,
Cependant que l'ourson va trottant sans licou.

Monastir, café le Monares, le 24 février 2003

PANTOUM BARBARE (4)

Que vois tu ce matin ? Un crapaud ...
Coassant, il sautille ; il s'agrippe à ma fleur,
A l'abeille, à mon lys aussi fi, que le tulle
Au sanglot purulent, à l'oiseau persifleur.

Coassant, il sautille en m'offrant sa pommade.
De mon sang, il boitille en parlant des amants
De sa sœur : un errant de chemins, un nomade.
Je lui dis en courroux : « Par Allah, tu me mens ! »

Dans mon sang, il boitille en parlant de gabare,
De vaisseaux d'un corsaire emportés par l'été,
De voiliers purpurins, du voleur qui se barre
Quant la nuit tombe enfin aux abords du Léthé.

Des vaisseaux du corsaire éteins tu la puissance ?
Réponds moi, vieil aède amoureux du matin.
Que dis tu ? Que dis tu ?-La couleur de l'absence,
Où Qu'on aille, on la sait,-m'avait dit la catin.-

Réponds moi, vieil aède orphelin, tout en loque,
Du dragon furibond qui se jette à mon cou.
De l'ânon qui claudique au matin à l'œil glauque
Mon long cou s'ensanglante, on y plante un licou.

Ksibet el Médiouni, café des sportifs, le 24 février 2003

PANTOUM BARBARE (5)

Est venu par un soir au gros bourg un nomade
De Russie, a-t-on dit. Sont venus ses amants.
L'ogre en rut m'avait dit, se lustrant de pommade :
« Vieil aède amoureux, par Iblis, je te mens. »

L'ogre en rut m'avait dit : « Le scorpion tarentule,
Je le pais, l'oiseau noir au dessus de la fleur
De Saint Jean, de Saint Marc, ton gilet fait de tulle,
L'oiseau blanc, ton hibou hululant, persifleur. »

Je le pais, l'oiseau noir, au dessus de la barre,
Sous le tors sycomore, au parfum de l'été.
Vogue encore en dansant, vogue encor, ma gabare,
Tu m'iras, par Allah, aux abords vains du Léthé !

Sous le tors sycomore, altéré par l'absence,
J'aperçois bâillonné le lever des matins,
Ligotée une aurore au rai d'or, en puissance,-
Par la main aux doigts ords des condors, des catins.

Sous le tors sycomore, au parfum d'or et glauque,
J'entrevois un crapaud qui sautille à mon cou ;
Il m'effare et m'enfuis, car je suis tout en loque.
On nous lance à l'entour du faubourg un licou.-

Ksibet el Médiouni, ibidem ,le 24 février 2003

9- LE GRAND CHIEN, BARBEROUSSE ET L'AEDE

Le grand chien qui claboude a griffé la nuit rousse
Va le voir le champ le méchant Barberousse
Il lui dit : « chien d'Iblis à l'oeil tors, au pas lourds,
Cesse alors d'imiter ces abois de babouin ! »

Le grand lui répond : « qu'on me donne une aiguade
Qu'on m'amène un chiot, un vieillot de brigade !...
Barberousse alors dit : « Pourquoi pas le filet
Du pêcheur du faubourg ? » « Donne aussi ton stilet ! »

Je regard et me tais, j'aperçois saint –Sulpice
Une aura sur la tête, il me donne une épice
Du cumin, du cavi...Suis – je alors fromager ?
Il dit non !voudras- tu ton verset imager ?

Par Allah, vole au bourg un grain lourd de folie
C'est l'automne, a –t-on dit, c'est l'autan d'ancolie,
Le simoun de l'été que l'on veut pimenté,
L'aquilon de l'hiver éploré, fragmenté

Je me tais, c'est la nuit, on me jette une amarre
Qui va là ?m'écrite- je, Saton dans sa mare
Barbote vivre et son œil purulent vire au vent ;
Il te jette en roulant son amarre et son van

Ksibet- el -Médiouni , café du port, le 25 février 2003

10-LA BRIGADE DES REITRES ET L'AEDES

Au couchant le vieux reître a souillé mon aiguade
C'est un ordre, a –t-on dit, de son chef de brigade

« Que l'on preme à l'aède amoureux son glet,
Son habit de satin, au vengeur son stylet !

Qu'on occise au matin Saint- François, saint – Sulpice
Que l'on broie à l'étain un cmin , une épice
Le carvi dont se sert le curieux fromager
Pour corser son gruyère et son verbe imager ! »

Or j'écoute en silence . Un grain ord de folie
Vole encor sur mon chef : la saison d'amollie
A fleuri dans le bourg au parfum pimenté
A l'ergot purpurin fragmenté

Le brigade assassine a tué la nuit rosse
Un corsaire a crie : « j'aperçois barberousse ;
Il arrive en chantant d'un pas gourde de babourd »
Que mon cœur en sanglot échandé , triste est lourd !

Le dragon furibond l'a donc mis à l'amarre
Quand Iblis le Maudit a surgi de sa mare
Oui , mon cœur en sanglot échandé vure au vent,
Car Iblis le Moqueur l'a cloître son van

Ksibet – el –Médiouni, le 25 février 2003

11- BARBEROUSSE, LES MONSTR44SET L'AIEUL DE L'AEDE

J'aperçois dans la brume un errant , saint –Supplice
Il me donne en pleurant ardemment une épice ;
Il me dit de l'offrir au vaillant fromager
Il pourrait par le sel sa galette imager.

Sur mon chef grisonnant a fumé la folie ;
On a vu de très loin un parfum d'ancolie,
De l'encens, du benjoin , le simoun pigmenté
De l'été purulent , et l'autan fragmenté

La nuit choit quand , j'appelle au secours ma sœur rousse
Il répond aux abois ferdinant Barberousse ;
Il avance en sanglots d'un pas lent de babourd !
L'œil humide, il me dit : « que mon cœur trouble est lourd !

Qui m'a mis ce matin ame et cœur à l'amarre ? »
Je lui dis : « c'est Iblis réfugié dans sa mare . »
Quoi ? dit –il son cœur lourd vire au vent ;
Frédéric Barberousse a jeté larme au van

De sorcier grimaçant qui s'abreuve à l'aiguade
Où s'accroît le glaïeul qui s'embrigade
Le dragon furibond. Je lui donne un stylet ;
Il l'occit dans son sang qui s'épand en filet...

Ksibet-el-Médiouni, le 25 février 2003

13- LE VERSET IMAGE

L'hiver chante en dansant ; se paît- il de folie ?
Se paît – il d'ergot bot ? de la fleur d'ancolie ?
Le crapaud a dit non d'un cri long, fragmente
Le vautour a dit oui d'un long cri pimenté

Dans la nuit j'entrevois un curieux fromager
Il me dit : « Ton verset , voudrais- tu l'imager ?
Pense alors à saint – Luc, Saint –François, Saint-Sulpice !
Offre alors en son cœur au rai torsion stylet !
Et redonne au pêcheur son esquif , son filet ! »

Je réponds : « Entend-on sangloter mon cœur lourd
Et mon âme échançrée aux abois, de babourd ? »
La voix dit : « va revoir e émoi ta sœur rousse !
Sache alors qu'elle habite aux confins de la brousse. »

Or j'écoute en silence ; on me lance une amarre ;
Un licou purpurin a giclé de la mare
Il étrangle un serin à l'eval émouvant
Il demeure ébahi ; ma chanson vire au vent

Ksibet-el- Médiouni, ibidem, le 25 février 2003

13-DIALOGUE ENTRE L4AEDE ETL'INCONNU(1)

Ce matin un parfum hyalin de réglisse
Envahit le faubourg en sommeil qui se meurt
J'entrevois le vautour dans le ciel ; l se glisse
Au dessous d'un champ vaste ou s'écrie un semeur,

Cependant qu'un ourson , sur la neige indécente
Trace un pas , puis un autre en paissant le pêche
Je gravis le flanc gris de la nuit sans descente
Quand le chant du pâtour m'en en a vite empêche

Que fais tu , éveil aède ? As- tu bu l'amertume ?
Je suis las de chercher la couleur de ton pas
D'enrouler ardemment ce chemin de bitume ;
Rien ne sert de vaguer, de planter le comp

Que dis – tu , troubadour ? Ton verset ressuscite
Les viens morts du faubourg ignoré des vivants
Dans la nuit, dans le jour , chaque instant , je récite
Ton versets hyalins que l'on sait émouvants

Pourquoi donc te tais-tu ? Ne sois plus solitaire !
Ne suis pas l'embryon du grillon privé d'yeux !
De tes cristallins ne fais points de mystère !
Par Allah , mourront loin des cieus tous ces dieux

Ksibet-el -Médiouni , ibidem, le 25 février 2003

14- DIALOGUE ENTRE L'AEDE Et L'INCONU(2)

La nuit geint, la nuit meurt l'amore indécente
J'aperçois devant moi les enfants du pèche
L'astre éteint de l'amore est sorti de sa sente ;
Le dragon de l'enfer l'avait donc repêché

Le matin irradie une odeur de bitume
Je suis las de quêter le parfum de ton pas
Me dit – il en colère ; as- tu bu l'amertume ?
La douleur qu'inocule à ta fesse un compas ?

Pour toi seul , vieil aède amoureux, je récite
Le verset sacro-saint méconnu des vivants
Ignorant !Seul Allah le puissant ressuscite
Tous les morts du gros bourg aux sommeils émouvants

Pourquoi donc te tais-tu ? je te vois solitaire ;
Ne fuis plus les errants divagant privé
Ils sont las d'expliquer du coran le mystère
Et tant pis si l'on croit aux faubourg aux vieux dieux

Or j'écoute en silence ; un parfum de réglisse
Enveloppe en grondant le voussoir qui se meurt ;
Un corbeau croasse onc , ; sur mon chef l'autour glisse
Puis fiente en courroux sur le blé du semeur

Ksibet –el Médiouni, ibidem ,le 25 février 2003

15-SURIMPRESSIONS(1)

Il déverse en un vase hyalin l'amertume,
Le fiel purpurin qui se colle à mon pas
Or je marche ourdi, fendillant le bitume
Que déroule un sorcier de ses doigts en compas

M'aperçoit dans ma marche un griot qui récite
Le verset sacro-saint aux parfums émouvants
Il me dit en chantant : Le vivant ressuscite
Des tombaux les dormeurs oubliés des vivants

Je m'avance attristé , d'un pas lourd, solitaire
A travers mon faubourg muet- sourd, privé d 'yeux
Un mur orbe acontétruculent le mystère
Du faubourg éventré, condamné par les dieux

La nuit choit au faubourg ; elle ulule indécente
Près de moi quelqu'un dit les enfants du pèche
Ont souillé les trois mois de l'hiver en descente
Quand Iblis a mon chant de sortir empêché

Qui répond au couchant une odeur de réglisse ?
Qui me dit , l'air méchant , le trépas du semeur ?
La pie orde a crie : « le dragon qui se glisse
Pour brûler en courroux l'oiseau roux qui se meurt

Ksibet-el Médiouni, le 25 février 2003

16-PANTOUM BARBARE(7)

Troubadour du gros bourg, voudras –tu qu'on on récite
Au matin la sourate au verset émouvants ?
Tu te meurs, me dis –tu ?le seigneur ressuscite
Les dormeurs de la nuit ignorés des vivants

Au matin la sourate aux versets sans mystère
Qui la chante en pleurant les vieux dieux ?
Mais c'est moi, dit l'aède amoureux, solitaire
Au couchant, dans la nuit, au matin privé d'yeux

Qui la chante en riant, la saison indécente ?
Est-ce un gnome ?est – ce un elfe ?ou l'enfant du pêche ?
La traverse aperçoit un vieil astre en descente
Or l'éclair hyalin l'avait tôt repêché

Est –ce un gnome, un latin qui servaient l'ammeistre ?
Le parfum corrompu, répondu parton pas ?
Est –ce un ogre enragé qui souillait le bitume.
D'un pic ord, vénéneux, attisé de compas ?

Le parfum corrompu, répondu dans l'ai glisse
Ondoyant, il s'attaque à la fleur du semeur
A glissé sur ma tête une odeur de réglisse
Quand croasse un autour sur le bourg et se meurt

Monastir, café du taj Mahal, le 26 février2003

17- PANTOUMBARBARE (8)

De mon coin j'aperçois un oiseau solitaire
Mais qu'a –t-il ?m'écrite – je est –il privé d'yeux
Un lutin me répond- entouré de mystère
Cet oiseau dit moqueur occit et ses dieux

Mais qu'a –a-t-il ?m'écrite – jar .Ah, Seigneur, ressuscite
Mes aïeux très pieux, méconnus des vivants !
Dans mes nuits, dans mes jours, par tes noms, je récite
Par parole incréée aux parfums émouvants

Mes aïeux très pieux ont rebu l'amertume
Qu'a versée un sorcier en marchant sur leurs pas
Mon œil et trépide, oubliant la coutume
Dans l'œil tors du sorcier, a plant trois compas

Qu'a a versé le sorcier dans la nuit indécente ?
Le sang ord, purulent des enfants du pêche
Le surprend rampe encor dans une chance en descente
Le trouvère hyalin l'en a vite empêche

Le sang ord, purulent, rampe alors et se glisse
A traverse le faubourg éventré qui se meurt
Cependant qu'un parfum échanré de réglisse
Nous endort émouvant dans un van de semeur

Ksibet el –Médiouni, café du port , le 26 février 2003

18-RENOUVEAU

Le printemps maladif a chassé tristement
L'hiver de l'art serin l'hiver lucide
Et dans mon être à qui le sang morne préside
L'impuissance s'étire en un long braillement

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau
Et triste, j'erre après un rêve vague et beau
Par le champ ou la sève immense se pavane

Puis je tombe enrvé de parfums d'arbres le
El creusant de ma face une fosse à mon rêve
Mordant la terre chourde où poussent les lilas

J'attends m'abîmant que mon ennui s'élève
Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil

Stéphane Mallarmé, Poésies, 1899

19-RENOUVEAU

(Remanié en tétramètres anapestiques)

Le printemps maladif a chassé tristement
La saison de l'hiver, créateur d'art lucide
Dans mon être indolent, le sang flou me trucidé,
Ma maillasse étirée en un long braillement

Des couchants lactescents ont tiédi sur mon crâne
Qui après mentriser un fer comme on serre un tombeau
Attristé, je recherche un grand rêve orbe et beau,
Par les champs ou la sève en bouillant se pavane,

Puis je tombe nervé de parfums de pins las,
Et creusant de malacie un fossé pour mon rêve
Mordillant le sol chaud ou s'accroît le lilas,

J'attends donc, m'abîmant que l'ennui se relève...
Cependant, dans l'Azur rit sur la haie et l'éveil
D'oisillons tout en fleur gazouillant au soleil

Ksibet –el –Médiouni, café du Port, le 26 février 2003

20- PROPOSD'INFIDELE

L'ouragan en colère a giflé la marronne
Elle a fui dans la nuit le palais du levant
L'a suivie avec bruit un enfant de larronne
Qui voulait étrangler mon verset émouvant

Il m'a dit, par un soir, se moquant de ma bouche
« Que fais – tu, troubadour paresseux ? Quand à moi
Je m' accroche en chantant au rayon qui secousse
Quand claironne à l'autan la chaleur de l'émoi

On affirme au faubourg que je suis l'infidèle
L'amont sourd de Clovis qui se terre à saisons
Que mon coeur boit la peur, la rancoeur qu'un coup d'aile
Les balaie au couchant quand j'occis les poissons.... »

Je l'écoute en silence ; or soudain, il sarrête
De parler, puis reprend : « dans ce ciel corollin
Chante un cramoisi, dépouillé desacrète
Couine un lièvre avec fièvre au nuage hyalin ;

Pourquoi donc te tais tu, troubadour sans malice ?
Veux –tu prendre avec moi cet ergot de trémail ?
Je voudrai dès ce soir désemplir le calice
Ou ton père a fleuri le parfum de l'email

Monastir, café du taj-Mahal, le 27 février 2003

21- L'ERRANT DELA STEPPE

Machason a jailli brusquement de ma bouche
Au faubourg muet- sourd, orphelin, en émoi
Un errant de la stape a défait sa babouche
Et m'a dit : « que fais –tu, vaurien ? quand à moi,

Je divague en volant, dans un nid d'hirondelle
Les œufs d'or que j'avale en moquant les poissons
Dans le ciel, les requins dans la mer infidèle
Ravillac, Talleyrand, les errants de Soissons,

Le vieux cop qui caquette en jouant de sa crête
Le merlan qui s'accroche au récif corallin
Le fellah dans son champ... « Brusquement, il arrête
Ses propos arrogants. Sous le ciel cristallin,

Purpurin, j'aperçois des chardons à malice
Apparaît de nouveau mon errant, un trémail
A sa astre, à senestre, une amphore, un calice
Pleins de sang jaunissant, scintillant sous l'email.

En colère, il me dit : « As-tu vu la marronne
Qui s'enfuit de la steppe en courant dans le vent
Je lui dis, l'air moqueur : « Ce bâtard de larronne »
A payé pour sa fuite aux abois de levant. »

Ksibet-el-Médiouni, café des sportifs, le 27 février 2003

22- VISIONS BRUMEUSES (1)

En marchant au couchant, j'aperçois l'infidèle
Il m'arrête, il me dit : « crois – tu donc aux Poissons ?
Aux Gémeaux ?... » L'œil brumeux, j'entrevois l'hirondelle
L'oiseau blanc sur ma flanc, mais ou suis- je ? A Soissons

Que fais-tu ? Répondis- je à celui qui m'arrête
Il me dit qu'il arpente un massif corollin
Pour planter, poursuit- l au sommet de la crête
Un ma pal du Népal a l'ergot cristallin,

Pour semer, pour fleurir une armoise à malice
Enfoncer at tréfonds de la terre un trémail
Echancrer sans frémir sans vergogne un calice
Le calice ou mon père a lustré mon émail

Je l'écoute en silence ont iclé
Un verset hyalin, la chaleur de l'émoi
L'infidèle en colère a lancé sa babouche
Dans l vent assassin. Je lui dis : « quand à moi,

Je fuir une cachette, au couchant, la marronne
Elle ira, me dit- elle en pleurant, au levant
Ou s'occit. dans son sang un bâtard de larronne
Sort alors de ma bouche un verset émouvant

Ksibet –el –Médiouni, le 27 février 2003

23- PANTOUM BARBARE (9)

A mes frères jumeaux, lotfi Nouri

Sur la cime échancrée, au couchant, il s'arrête
Il regarde apeuré le voussoir corallin
Il me dit : « le sultan équitant de la crête
M'occira demain soir sous ton œil cristallin. »

Il regarde apeuré la jujube à malice ;

Brusquement, dans la nuit il brandit son trémail
En pleurant, il me dit : « pour briser le calice
Où Fabrice a fait cuire en mon four son émail. »

Brusquement, dans la nuit l'ont giflé des coups d'aile
Qui va là ? cria-il-, c'est le roi de Soissons ;
Il ulule, il purufe, il reçoit l'infidèle
Au logis des gémeaux, du taureau, des poissons

Qui va là ? cria-t-il – c'est l'errant sans babouche
De ma bouche a jailli la chaleur d'émoi
Mon verset hyalin, dans le soir, qui l'embouche ?

Dans ma bouche embaumée a vomi la larronne
Elle a dit en chantant : « Délaissez le levant !
Brûlez vif le vieux serf ! Enchaînez la marronne,
Les captifs de l'Euphrate au flot émouvant ! »

Ksibet –el –Médiouni, café du port, le 27 février 2003
L'Euphrate au flot bot,

24- PANTOUM BARBARE (10)

Vieil aède amoureux que l'on sait malice,
Effiloche avec coeur, avec, ce trémil,
Vous irons tous les deux crevasser le calice
Que le bouc a rempli de gadoue et d'email

Effiloche avec cœur, avec moi, sur la crête
Qui surplombe un faubourg au visage hyalin
Ce trémil d'assassin qui toujours nous secrète
Des humeurs d'orphelins au regard cristallin

Qui surplombe sur faubourg ?est –ce encor l'infidèle ?
Dit l'oiseau purpurin qui se niche à Soissons
Le païen, dit l'autour – lequel donne un coup d'aile
Au zodiaque ou l'on voit bouryer les poissons

Dit l'oiseau purpurin qui se niche en ma bouche
Avez- vous pressenti la couleur de l'émoi ?
Avez-vous éculé de l'errant la babouche ? »
Brusquement, je répond sans finir: « quand à moi.. »

Avez – vous deviné la chaleur des marronnes ?
Dit l'enfant triomphant, émouvant, de levant\$

Son lui répond : « ces errants, ces larronnes
Je les vois chaque instant blasmer dans le vent. »

Ksibet-el –Médiouni, ibidem, le 27 février 2003

25- VISIONSBRUMEURES (2)

Il huma ce matin le parfum de mon rêve
Il me dit : « Troubadour as-tu –vu cet orant ?
On le dit amoureux, que sa fleur sera brève
Qu'indolent, il mourra comme un vieux cormoran. »

Je me tais ; brusquement, j'aperçois sur le sable
Un orant en sanglots qui se me fait ses adieux
S'écriant dans le vent : « que ta rose est passable,
Troubadour !qu'ils sont laids tous ces dieux !

Dans la brume est venue a pas lent la maîtresse
Qu'apprit chanter l'hymen ancien, flamboyant
Un lutin purpurin – qui s'accroche à sa tresse
La caresse en riant sous le ciel aboyant

Un vieux apparaît que je vois trotter l'amble
Il dorlote en trottant un en col de flamant
Mais l'on hume au matin le parfum de mon tremble
Le parfum hyalin, le baiser de l'amont

De la fleur étoilée et du mat de cocagne
Dans la brume épaissie, ont giclée gros mots
Proférés par l'ânon, cependant je regagne
Un refuge où l'on juge éhonté des marmots

Ksibet –el –Médiouni, café Sportifs, le 28 février 2003

26- LESDEUX INTERLOCUTEURS DU TROUBADOUR

A mon maîtresse, madame Amel , avec l'assurance gratitude

Il m'a dit, l'air moqueur : « tu n'es pas chérissable
Troubadour de la honte , as-tu fait tes adieux
Au gros bourg des aïeux corrodé par le sable
Eventré par Haba, Hammon –Bal, ce sords dieux ? »

Elle a dit gazouilleuse : « As-tu vu ta maîtresse
Dont on dit qu'elle avait des cheveux flamboyants ?
Souviens- toi qu'elle avait des rais d'or dans sa tresse
Le parfum purpurin des sept ciels aboyants ! »

Il ma dit , l'air moqueur : « Voudras- tu trotter lambel ?
Ta maîtresse , a –t-t-on dit adorait un flamand
Les oiseux migrants ballottés par le tremble
Son aïeul, contait- on ,fut wallon au flamand. »

Elle a dit gouilleuse : « Au pays cocagne
On l'a vue hier soir au milieu de marmots
Son époux est venu , qui lui dit qu'il regagne
Son école hyaline ou sont morts les gros mots. »

Il m'a dit , l'air moqueur : « que vois dans ton rêve ?
Ta maîtresse adorait le charmant cormoran ;
Parle alors !Sais –tu donc que ta vie est très brève ?
En prière avec coeur imite onc cet orant ! »
Ksibet – el –Médiouni ,café du port , le28 février 2003

27- VISIONS BRMEUSES(3)

Je m'en vais d'un pas lent dans le soir rese
Sur mon chef , le dragon , le grand- chien aboyant
En sanglots oiselle chanté ma maîtresse
Au sourire embaumé par le hym flamboyant

Quelqu'un dit dans la nuit : « Veux- tu donc trotter l'amble
Je regarde à sébaste ;or je vois un amant
Du figuier , su nopal,du jasmin et du tremble
Il s'accroche en riant à l'ergot d'un flamant

Etonné j'aperçois sur un mat de sacagne
Un bonbon numidique je m'enfuis , je regagne
Le jardin purpurin ou l'ontait les gros mots

En chemin , j'aperçois ,louvoyant sur le sable
Un serpent , un crapaud au regard odieux
Je recule en pleurant dans la nuit périssable
En hurlant,je maudis Osiris et les dieux

Je m'éveille ,ou suis –jeons ! Au faubourg de mon rêve
Des jasmins,des lilas...tout en pleurs ,des orants
Des tapis de verdure étendus sur la grève
Des envols reflouris d'indolents cormorans...

Ksibet – el –Médiouni, ibidem, le 28 février 2003

28- PANTOUM BARBARE

Aux millions des manifestants contre la guerre en Irak à travers le monde,
au grand peuple français pécri des grands principes de sa révocation
universelle

Il le lie et lui : « Pourras – tu trotter l’amble ?
Dans le ciel échanré, prendre au vol le flamant ?
Te suspendre à la branche en émoi de ce tremble ?
Emboucher le parfum du baiser de l’amant ? »

Dans le ciel échanré par un mat de cacagne
Le flamant prend son vol , vomissant un gros mot
Le vautour le poursuit , il voudra qu’il regagne
Le faubourg orphelin où se terre un marmot

Le flamant prend son vol ; je m’écrie : « o maîtresse !
D’où viens-tu , par Allah ?du Pays flamboyant
De Danton Marat de Danton et de jean à la tresse
Mordorée ou se cache un clabaud aboyant ? »

D’où viens – tu , par Allah ?du faubourg périssable
Ou l’on chante en pleurant , en faisant ses adieux
De la mer en courroux qu’on occit sur le sable
Que l’ogron est furieux !que l’anonest odieux !

Où l’on chante en pleurant le parfum de mon rêve
Empoisonne un douar déserté par l’orant
Empoisonne un faubourg dont l’aurore est très brève
Le vautour qui s’attaque au gracieux comoran

Monastir, café le Monares, le 1 er mars 2003

29-PANTOUM BARBARE(12)

Voudrais –tu t’accrocher à mon mat de cocagne ?
Dit l’ogron au vieillard, l’arrosant d’un gros mot
Il lui dit , peur au cœur rancœur : « je regagne
Au jourd’hui mon village ou se meurs un marmot. »

L’ogron dit au vieillard : « voudrais – tu trotter l’amble
A la main au rai d’or ou s’endort le flamant ? »
Le vieillard lui répond : « Allez tous, tous ensemble
A l’enfer ou gémit le sorcier , votre amant ! »

A l’amore au rai d’or , apparaît ma maîtresse
A la main un jasmin au parfum flamboyant
Elle entonne un chant doux dans le vent qui lui tresse
Les cheveux , dans le vent du redoux aboyant

A la main un jasmin, je m’entends sur le sable
Où la mer vient me faire au matin ses adieux
Stupéfait , e lui dis : « Pourquoi donc ?Périssable
Est mon onde et mon flot cannibale est odieux

Où la mer vient me dire au matin sur la grève
Que je viens dans mon bourg comme un vieux cormoran
Je chantonne à voix basse et je dis mon grand rêve
Voir au bourg le vautour se muer en orant

Ksibet –el Médiouni ,café du port ,le 1ermars2003

30-VISION DE'FILANTES

Ce matin le sorcier reconnaît sa faiblesse
« Je me puis envoûter ces piteux la zarest ;
Le vent tors de la nuit me flagelle et me blesse
L'auragant des brigands me remet aux arrêts

Son ami , l'ogre en rut , a quitté son royaume
Il s'enfuit chez la mer dont le flot est ridé
Il lui donne un jeune astre et lui met dans la paume
Une étoile hyaline et l'éclair débridé

J'aperçois ce matin , dans les yeux de ma mère
Un sanglot échaudé d'aurogan n encordé
Le long pleur de la fleur que l'on dit éphémère
Le long parfum jaillissa par le sang débordé

Prés de moi , quelqu'un un dit : « Voyez donc la rebelle !
Que fait – il ?il est là pour sonner le toccin,
Dit la voix : c'est la mort de la reine Isabelle ;
Un passant crie alors : le trépas du vieux saint

Malgré moi, je me tais .Or la voix fraternelle
De poursuivre en courroux : ces errants transhum
Par Allah , n'iront pas à la vie éternelle
Leurs faubourgs sont en feu , leut faubourgs

Ksibet –el –Médiouni , ibidem , le 1er mars 2003

31-LE TROUVERE EMBZUME'

Ô trouvère embaumé , connais – tu mon royaume ?
Dit le gnome assassin quand a posé s'est ride
Son ami , l'ogre en rut , a posé dans la paue
Du trouvère embaumé l'astre aimé , débridé

Le trouvère aperçoit , dans les yeux de sa mère
Un chardon de dragon, un vaisseau sabordé
Un sanglot , un falot au rayon éphémère
L'ouragan , le brigand , le démon encordé

En son âme , il a dit : « suis – je alors le réveille
Qu'on recherche au vieux bourg ? » Au vieux bourg meurt le saint,
Dit la voix angélique au reflet isabelle
En son âme un iman fait sonner le tocsin

Ô trouvère embaumé , dit la voix fraternelle
Connais – tu par Allah , ces déments transhumants,
Sache qu'ils ont pris tacite maternelle !
Leurs chevaux sont maudits , leurs mulets , leurs juments.

Le trouvère embaumé, dit la voix fraternelle
Connais- tu , par Allah, ces déments transhumants ?
Sache alors qu'ils ont pris ta cité maternelle !
Leurs chevaux sont maudits, leurs mulets , leurs juments

Le trouvère embaumé reconnaît sa faiblesse ;
Il s'en va doucement vers de noirs lazarets
Pour guérir l'ouragan des brigands qui le blesse
On décrète a couchant qu'il est mis aux arrêts

Ksibet- el –Médiouni, café Sportifs, le 1 er mars 2003

32-PROPOS DE REBELLE

J'entrevois mon image aux yeux clairs de ma mère
Un roi marge en hiver par l'éclair encordé,
Ma chanson d'enfant sage , un passage éphémère
Au village , un oued par mes pleurs débordé

La nuit vient en fureur, sous son aile un rebelle
A crie : « je reviens pour sonner le tocsin,
Ou le glas , car se meurt le sorcier d'Isabelle
En cadence au gros bourg chante et danse un vieux saint

Je reviens pour toujours aux cités maternelles
Je m'attaque avec cœur aux méchants transhumants.
L'ange ailé me promet les sept fleurs éternelles,
Cent houris, cent palais , cent ponneys , cent juments..

Je reviens pour toujours refleurir le rouyane
Des aïeuls endormis sous le ciel débride
Vainement, le sorcier pourra dans ma paume
Son verbe, tant qu'au bourg notre éther est ridé

J'occirai le sorcier , fils d'Iblis, qui nous blesse
Tant son verbe ordrier a chanté nos arrêts
Par la suite en pleurant j'occirai la faiblesse
De vos cœurs qu'on a mis dans d'affreux lazarets.

Ksibet – el –Médiouni , ibidem, le 1 er mars 2003

33-PANTOUM BARBARE(13)

Qui galope au couchant ?Le cheval du rebelle ;
Il arrive en courroux pour sonner le tocsin
Ou lr glas , car se meurt le sorcier d'Isabelle
En cadence au gros bourg chante et drave un vieux saint.

Il arrive en courroux aux cités maternelles
Il 'écrie en fureur : « ces bandits transhumants
Au passage ont brûlé nos chansons fraternelles :
Leurs tombeaux demain soir seront ords et fumants. »

Il s'écrie en fureur ; « Dans les yeux de ma mère ,
J'entrevois dans la honte un éclair encordé
L'oiseau blanc , hululant, leur palan éphémère
Le vaisseau du corsaire ébréché, sabordé. »

J'entrevois dans la honte , en pleurant , le royaume
Des yeux très pieux , mon cheval débridé
Un lutin grimace qui me met dans la paume
L'astre éteint , tout en sang quand le ciel s'est ridé

Des aïeux très copieux je connivas la faiblesse
C'est pourquoi le dragon a crié leurs arrêts
Je suis seul dans la nuit qui me griffe et me blesse
J'ai connu dans mes nuits de piteux lazarets

Ksibet- el –Médiouni, ibidem, le 1 er mars 2003

34- PANTOUM BARBARE(14)

Troubadour amoureux , ta chanson fraternelle
A semé dans mon âme , en mon cœur, transhumants
L'amour sain , tout en fleur de la vie éternelle
Que font- ils , ces errants sur des dos de juments ?

A semé dans mon cœur l'habillai du rebelle
Ta chanson hyaline, a sonné le tocsin :
On a peur au faubourg du vautour isabelle
Du corbeau purulent, de l'autour assassin

Ta chanson hyaline plaisait tant à ma mère
A mon père intrépide, au rayon encordé
A l'enfant orphelin , au matin éphémère
A l'aurore aux rais d'or, au semeur débordé

A mon père intrépide on offrit le royaume
De la honte, il a dit , car son front s'est ride
Dussiez – vous déposer l'astre en fluer dans ma paume
J'irais vite au combat sous le ciel débité ! »

Plein de honte , il a dit : « Savez – vous la faiblesse
Qui s'étend au fou bourg ?Aux miteux lazarets ?
C'est l'ogron qui l'enfance, il vous mord, il vous blesse,
Donc mettons cet ogron, par Allah aux arrêts ! »
Ksibet –el –Médiouni , le 1 er mars 2003

35-L'INTERROGATEUR

A la mémoire de Robespierre l'Incorruptible et de tous les révolutionnaires
de son bois

Dans la nuit il me dit : « As- tu peur de toi – même ?
On occit l'astre éteint sur l'autel des galets
Que dis – tu , troubadour amoureux ?que l'on m'aime
Dans le soir d'encensoir, sous les rais gringalets ? »

A l'aurore il me dit : « As- tu vu ton image
A travers le flot bot ou le vent vient s'asseoir ?
As-tu vu chez Marie en furie un roi mage
Venu voir jésus – christ , le bénir dans le soir ? »

Au matin il me dit : « As-tu vu la merveille
Du corsaire assassin qui divague au cap vert ?
Il me l'offre au couchant le chien nous surveille
En brûlant sans vergogne un parfum de pivert. »

Au couchant il me dit : « As –tu vu qui frissonne
Sous l'ergot aiguisé, plus , grincement qu'un palan ?
Que dis- tu ?que dis-tu ?je ne sais , plus personne
Ne viendra dans le bourg à pas vif, a pas lent. »

L'astre est mort, il me dit : « As-tu vu la gitane
Le gitan, son mari, leurs enfants sans pavois ?
Que dis –tu ?connais-tu ce grand fils de sultane
Qui se joue en riant chaque instant de ta voix ?

Ksibet-el–Médiouni , café du port , le 2 mars 2003

36-VISIONS BRUMEUSES(4)

Dans l'eau arrive vive il en fonce en criant son image
La lui prend en riant un lutin d'ostensoir ;
Or survient à l'instant dans le soir un roi mage
Près de moi , lui dit – il,près moi, viens t'asseoir !

Il se tait ; dans l'eau vive ,il a vu la merveille
Qu'on évoque au faubourg qui fleuri le cap vert
Le dragon à l'œil prompt du faubourg le surveille,
Ccisant l'hirondeau, l'oiseau blanc, le pivert

Il se tait , dans l'eau vive un ondin qui frissonne
En son cœur lui fait peur , brusquement à pas lent,
Il s'approche effrayé dans le soir ou personne
N'aime encor le faubourg plus grinçant qu'un palan

J'attends seul dans la nuit l'archiduc , la sultane,
Un enfant orphelin , le parfum de la voix
Du trouvère amoureux de chanson de gitane
Qui vous brûle au matin sans rancœur le pavois

Brusquement dans la nuit je prends peur de moi – même
Devant moi j'aperçois sur l'autel des galets
L'ogre en rut qui me dit : « sache alors que l'on n'aime
Au fou bourg des colons furibonds, gringalets. »

Ksibet-el Médiouni ,le 2 mars 2003

37- LE BERBERE ET LE ROI MAGE

Le rayon du matin , dans ses pleurs , m'émerveille
Il est né, me dit – on , sur un roc du cap vert
Quand l'ogron livre , à l'ânon qu'il surveille
En pâture un enfant dans le vent de l'hiver

Un berger en colère au matin qui frissonne
Qui frémit , qui tremblote, évolue à pas lent
Vers le bourg orphelin qui sanglote ou moissonne
Effréné le trépas ,à la main un palan

Le berger s'entourne à pas vif. La sultane
Sur son trône en émail a fleuri le pavois
Sur lequel on transporte un enfant de titane
On sanglote en notre bourg délecté de leurs voix

Ou va- t-il, ce berger ?Rencontrer un roi mage
Lui parler de son bourg ou la mort vient s'asseoir ;
Le roi mage en pleurant lustre alors son image
Et maudit les ogrons enfantés par le soir

O roi mage hyalin , j'ai grand- peur de moi – même
Lui dit –il en tremblant sur l'autel des galets
L'oiseau blanc, hululant ,lui répond : « l'ogron m'aime
Cependant qu'il occit les ânon gringalets. »

Ksibet- el Médiouni , café des sportifs , le 3 mars 2003

38- PANTOUMBARBARE(15)

Or je marche à pas vif ; je ne suis pour personne
Déhiscent , le vent dit plus grinçant qu'un palon
Troubadour du faubourg, sache alors qu'on frisson
Au couchant rubescent qui s'avance à pas lent. »

Déhiscent , le vent dit : « j'ai tué la gitane,
L'émir fou, le sultan que l'on porte au pavois ;
Je flagelle en riant le dauphin , le sultane
Que je prive à chaque heure en jouant de leur voix.

L'émir fole au sultan- qui toujours nous surveille
A crie cent vingt fois : « reviens- tu du cap vert
Ou l'aïeul cache encor son glaïeul- sa merveille
Ton lilas- mon muguet dont se paît mon pivert ? »

A crie cent vingt fois un enfant de roi mage
Dépouillé de ta voix, troubadour , viens t'asseoir
Près de l'ombre épaissie ou je vois ton image !
Qui rampille en criant , en priant dans le soir ? »

Dépouillé de ta voix, troubadour , de toi – même,
Pourras- tu devenir polisseur de galets ?
Que dis – tu ? que dis –tu ? qu'on te craint ? » Mais on n'aime
C'est la voix qui l'a dit aux faubourgs gringalets.

Ksibet – el Médiouni , café du port ,le 3 mars 2003

39-PANTOUM BARBARE (16)

Il prépare un parfum capiteux de sultane
Il me dit en chantant : « que l'on m'offre un pavois,
L'hymne ancien grégorien , des chansons de gitane
Des sanglots de vieillards délaissés de leurs voix ! »

Il me dit en chantant : « connias – tu la personne
Qui s'en va dans le bourg pour huiler mon palon ?
Connais – tu , troubadour, le dragon qui moissonne
Un enfant de fellah qui s'avance à pas lent, ? »

Qui s'en va dans le bourg que toujours on surveille ?
C'est l'ogron dont on dit qu'il connaît le cap vert ;
Il y va le coeur triste abasourdi part la veille
A l'entour d'un artiste étourdi par l'hiver

C'est l'ogron , dont on dit qu'il trucidé un roi mage
Qui chantonne en riant , brandissant l'ostensoir
Il m'a dit en courroux : « As- t vu ton image
Sur la fleur de la mer ou le vent s'asseoir ? »

Qui chantonne en riant ? qui s'en prend à lui même ?
Je ne sais , dit le vent , sur l'autel des galets
L'auragan lui répond : « vache alors que l'on m'aime
Au faubourgs des autours que je sais gringalets. »

Ksibet-el Médiouni , le 3 mars 2003

40- VISIONSDEFERLANTES

J'aperçois à l'aurore un envol de colombes,
Un nuage hyalin qu'ont voilé les embruns
Ont chanté sur mon chef rabougri des palombe ;
Près de moi , des flamants aux flancs noirs , blancs ou bruns

Or la lune orpheline , au teint pale
A crie brusquement au dessus d'un îlot
Je vois choir de son rayon en opale
Sur l'esquif d'un pêcheur qui remorque un brûlot

Puis je vois des vautours dans le ciel en grand nombre
L'oiseau blanc effrayé , le gracieux cormoran,
Un condor au bec tors qui s'accroche à mon ombre
Accroché à son tour aux versets du coran.

La nuit meurt, le jour point, j'aperçois saint- jeaun d'acre
Il divague esseulé dans le vent sur un roc
Leur point purpurin, sécrétant de la nacre
Sur un ogre en fureur,il en fait dans son froc

Devant moi, l'océan a crié : « Mon domaine
Est truffé l'ogron , le dragon, de goulets
Que j'ai mal, grand seigneur , sous le ciel qu'on malmène !
A quoi sert ce canon étranglé de boulets ? »
J*Ksibet –el Médiouni, ibidem , le 3 mars 2003

41-CYCLADE

Lanuit geint dans son sand ; or l'aurore u teint pale
Lance alors gémissant un rai tors au brûlot
Du corsaire assassin sous la lune en opale
Qui va choir brusquement aux abords d'un îlot

Le jour point dans l'encers . On s'attaque à mon ombre
On est veule, on est lâche ; n s'attaque au coran
Le voussoir a fait choir des dragons en grand nombre
Devant moi crie et prie au matin un orant

Quand soudain dans la brume apparaît saint – jean d'Acre
D'où vient – il ?Il arrive en pleurant d'un grand roc
Que fais – tu ?Je poursuis , me dit – il , ce vieux diacre
On ledit malhonnête ,il en fait dans son froc

Le jour geint à son tour , l'aura gon le m almène
Méchamment le bombarde à coups secs de boulets ;
Le soleil crie enfin : »tu me prends mon domaine,
Ouragan des brigands qu'ont griffé les goulets. »

Le jour meurt ; au couchant j'aperçois des palombes
Que leur vol est gracieux à travers les embruns !
La sarcelle indolente , accroché aux colombes
M' a laissé stupéfait dans la nuit aux rais bruns

Ksibet –el –Médiouni , ibidem,le 3 mars 2003

42-VISION FULGURATES(1)

Dans le ciel purpurin des vautours en grand nombre,
L'oiseau blanc hululant, un gracieux cormoran,
Le grand chien assassin , poursuivi par une ombre
Par une ombre en colère, a –t-il , d'un orant

La nuit vient, le ciel bas fait tomber de la nacre
Sur la mer océane ou s'enfonce un gros roc
Or surgit brusquement du flot bot Saint- Jean d'acre ;
Il recherche un vieux moine enroulé dans son froc.

La nuit dort en rêvant dans le vent qui malmène
Un errant furieux qui se paît de boulets
De flamme acre, aux abois , des grains blancs du domaine
Des aïeuls enterrés dans les creux des goulets

L'oiseau dit à l'aurore éveillée , au teint pale
Mais qui vole en pleurant au dessus de l'îlot ?
Est –ce un rai de benjoin de cet astre en opale ?
C'est le feu qu'a craché de corsaire un brûlot.

Je me tais , car je vos s'envoler des palombes
Sur mon chef rabougri par le cris des embruns
Ont volé tristement des légions de colombes
Quand les rais de nos jours seront – ils moins que bruns ?

Ksibet –el –Médiouni , café des sportifs ,le 4 mars 2003

43- PANTOUM BARBARE(17)

Il secrète en chantant , en dansant , de la nacre
Sur la mer océane ou flottille un gros roc,
Mais la nacre était chante un matin sur un diacre
Qui sortait d'une ortie ou brûlait son vieux froc

Sur la er océane ou l'ogron se démène
J'aperçois brusquement sur les fleurs des goulets
Le dragon de la nuit – qui nous ou malmène
Il me lance avec haine et rancœur des boulets

J'aperçois brusquement , accroché à son ombre
Une agresse encrassée , un tremblant cormoran
Un hibou , des oiseaux hululant en grand nombre,
Un tapis reflurir par les pleurs d'un orant

Une ogresse encrassée , un dragon au teint pale
L'ogre en rut assassin ont rasé mon îlot
Le flot de lamer et la lune en opale
Les assiste un chiot aux sants brefs de mulots

L'ogre en rut assassin a tué les colombes ,
L'oiseau blanc qui chantonne en perçant les embruns
La sarcelle en émoi qui plait tant aux palombes
L'oiseau gris , le criri , le griot aux chants bruns

Ksibet-el Médiouni, café du port , le 4 mars 2003

44-PNTOUM BARBARE(18)

Dans la nuit , il s'écrie : « on a pris mon domaine
Que la server – ou qu'on aille- a truffé de goulets. »
Mais qui donc ?lui dit – on – c'est le vent qui malmène
Ce sorcier amoureux de canons, de boulets

Que la serve – ou qu'on aille – offre encor de la nacre
Au seigneur féodal qui s'assoit sur un roc
Envahi de chardons qu' plantés saint – jean d'Acre !
Non , un diacre , a –t-il on dit ; (l en fit dans son froc)

Au seigneur féodal , orgueilleux de son ombre
On prépare un parfum veineux dans Oran
Un corbeau survient donc , des vautours en grand nombre
Ont surgi du ciel , embaumé part l'orant

On prépare un parfum vénéneux au goût pale
Pour l'ogron qui s'apprête à brûler notre îlot
Or soudain pale au ciel une étoile en opale
Du oppsaire occises , par Allah , le brûlot ! »

Pour l'ogron qui s'apprête à brûler les colombes
Les pigeons voyageurs qui n'ont peur des embruns
Incendiez le plumage échanré des palombes !
Il fuir ogron loin des ciels noirs au bruns !

Ksibet- el –Médiouni , ibidem ,le 4 mars 2003

45-VISIONS FULGURANTES(2)

Ce matin j'aperçois l'horizon qui s'écaille
Un corsaire assassin , un maudit négrier
Tout se cache à ma vue , apparaît la rocaille
Sur laquelle un errant encor s'écrier

Quand la mer océane a grondé , la bourrasque
A giflé sans douceur le parfum du péri
J'en pris peur , par Allah , de gros poux, sous mon casque
Arrachés par le vent violent , ont péri

Le jour sort de la mer à travers l'épissure
Du ciel vaste hyalin qui menace un élit
Devant moi , j'aperçois- mais j'étends – la voix sure
D'un dragon aux doigts prompts qui me pend au filet

Or la mer océane a vomi des frégates
Qu'un rai tors offre alors au soleil méridien
Je n'en veux , lui dit – il , ou sont donc les régates
Que je vois dans la main d'un gamin , d'un Indien ?

Quand le ciel hyalin a lancé son opale
Sur lamer en fureur , l'indolent cachalot
A caché brusquement le soleil qu'on empale
Le requin de l'Aquin , vers moi vint , hacha l'eau

Ksibet- el –Médiouni , ibidem ,le 4 mars 2003

46-VISIONS FULGURANTS(3)

Au couchant déhiscent , de ses crocs la bourrasque
A griffé méchamment une aura du péri
Ardemment le guerrier se défait son casque
Quand le bourg lacrescent dans la flamme a péri

Je regarde attentif aux abois l'épissure
Du voussoir qui s'égoutte à travers l filet
Du grand chien purpurin au clabaud qui rassure
Le chiot du griot , l'occiseur de l'ilet

Sur la mer au flot bot vogue encor la frégate
Quand l'autour vole aussi sous le rai méridien
J'entends vite en courroux un froufrou de régates
L'hymne ancien du griot , l'occieur de l'ilet

Sur la mer au flot bot vogue encor la frégate
Quand l'autour vole aussi sous le rai méridien
J'entends vite en courroux un froufrou de régates
L'hymne ancien de la guerre aiguisé par l'indien

Cependant l'astre aveugle a lancé son œil pale
A l'aurore ou se cache un joyeux cachalot
Le soleil en déclin et la lune en opale
Ont brillé brusquement .Le dragon hacha l'eau

Je demeure évahi dans la nuit qui s'écaille
Devant moi court s'enfuir l'opulent négrier
Ou va -t-il ?ou va -il ?Regagner la rocaille
Quand à moi , j'ai pleuré mon devers encrier
Ksibet -el -Médiouni—ibidem , le 4 mars 2003

47-VISIONS CHAOTIQUES(1)

De l'azur qui sourit j'aperçois l'épissure
Que le ciel est piteux quand s' mètre au filet
De Verseau plein de lait mielleux qui susurre
Au dessous de la mer à l'entour d'un ilet !

Cependant le dragon a lancé ses frégates
Ses brûlots purpurins contre un chien méridien
En courroux, le chiot apiqué ses régates
Sur la sente enflammée ou s'exerce un Indien

Or l'ogron lance encore un regard blanc opale
Au chiot en colère , au pesabt cachalot
Au soleil au rai d'or , au condor à l'œil pale...
Que voit – il cet ogron ?Le dragon hacha l'eau.

Il s'enfuit , jambe au cou ; l'emporta la bourrasque
Dans mon oin, je regarde attentif le péri
On hulule après moi. J'ai trouvé sous mon casque
Des légions de gros poux, leur faubourg a péri.

Je sanglote esseulé ;dans mon coin, je m'écaille
Quetigny eur , grand seigneur, dece tors négrier !
Je m'enfuis , jambe au cou vers le reg de rocaille
Me craignant, le griot se prépare à crier

Ksibet- el -Médiouni ,ibidem , le 4 mars 2003

48-PANTOUM BARBARE(19)

L'ouragan des brigands brise encor les frégates
Les esquifs , les bateaux sous le rai méridien ;
Le dragon furibond lance alors des régates
Au chemin de la braise , au sentier indien

Les esquifs, les bateaux,les marins qu'on empale
On les jette au bûcher- comme un vieux cachalot
L'ouragan des brigands brise encore une opale
Quand à lui , le dragon aux doigts promets hacha l'eau

On les jette au bûcher à travers l'épissure
Ou s'enlise un pêcheur aux abords d'un îlet
Or l'oued mort de soif, dont la voix n'est pas sûre
A vomi , quand à lui , du pêcheur le filet.

Ou s'enlise un pêcheur ? Dans un creux de bourrasque
Dans un vin d'échanson , le chanson d'un péri
Dans la guerre intestine , ou se vend un grand casque
Quand le bourg , mis en flamme a cariâtre , a péri

Dans un vin d'échanson , le chanson qui s'écaille
A perdu son parfum,par un vent négrier
Je m'en vais d'un pas lent visiter la rocaille
Ou l'ogron vient toujours sangloter , s'écrier

Ksibet –el –Médiouni , ibidem, le 4 mars 2003

49-PANTOUM BARBARE(20)

Gouailleur ,il me lance un clin d'œil n opale
Je m'en vais regarder un curieux cachalot
Quand soudain le vent lourd louvoyant qui s'empale
Trépassé ; l'auragan des brigands hacha l'eau

Je m'en vais regarder au matin des frégates
J'offre alors , par la suite au soleil méridien
Le parfum du titan qui s'adonne aux régates
Des aons assassins, des tueurs de l'indien

J'offre alors , par la suite au soleil, l'épissure
De la mer océane ou se nivhe un il et
Quand paraît brusquement léchant pur qui susurre
J'offre alors à pir –Ac , à Gérard un filet

De la mer océane, ou naquit la bourrasque
A la vipère au relent du péri
A pit –Ac, a Gérard, j'offre encor mon vieux casque
On me dit cependant que bourg a péri

A sifflé la vipère au relent qui s'écaille
A travers un puissant – plein de sang - négrier
La vipère a sifflé dans un champ de rocaille
Elle a dit : « déversez dans la mer l'encrier ! »

Ksibet-el –Médiouni, ibidem ,le 4 mars 2003

50- Visions CHOTIONS(2)

Que voit on au voussoir ?un étoile ondulante
Dit le chien qui clabarde au dessus d'un campêche
Pour la prendre en ses bras dans la nuit indolente. »

Or l'ogron ne dit rien , mordillent la varangue
De l'esquif de la nuit qui met cap sur Hambourg
Atroupés les vieux chiens ont tissé leur harangue
Ils voudront délester le gros bourg du tambour. »

L'amoureux troubadour , à l'abri des passasses
A crie : « je fleuris Prométhée au rocher. »
« Que did- tu l'ogron .Troubadour , tu tracasses
Cette étoile auvassoir dont je veux m'approcher. »

L'amoureux se tait donc quand survient la tortue
Elle a dit au dragon , au grand chien , au gris chat
Savez – vous ?lavez – vous que la nuit est tortue ?
Je vous lance à la gueule , e, riant mon crachent. »

L'amoureux pense alors en rêvant au grand juge
Dans la nuit il s'avance à pas lourd à pas lent
Quand soudain apparaît devant lui le transfuge
Qu'on poursuit ou qu'il aille un gracieux goéland....

Monastir , café du Taj- Mahaleb, le 5 mars 2003

51-VISIONS BRUMEUSES(5)

Le vousseau de corsaire a perdu sa varangue
Dans la nuit endormie au voussoir sur Hambourg
Le corsaire en courroux jure alors, il harangue
L'équipage assassin : « crevassez leur tambour ! »

Effrayé, je demeure à l'abri des barcasses
Je me tais , j'aperçois prométhée au rocher ;
Il chance en sueur fatigué . :tu tracasses
Dit l'ogron, ce rocher dont je veux m'approcher. »

Cependant sur ma tête a campé la tortue
L'ont suivie en criant le grand chien et le chat
Elle a dit en douleur : « le grand –rue est tortue
C'est pourquoi je vous jete à la face un crachat. »

Je demeure étonné , je repense au grand juge
J'aperçois brusquement l'indolent goéland
Le gravi eux cormoran , devant moi , le transfuge
Qui s'avance en plurant à pas lourds, a pas lent.

Monastir, ibidem , le 5 mars2003

52-SURIMPRESSIONS(2)

Qui va la ?dit l'aède à l'abri des baracasses
C'est l'ogron qui s'agrippe en colère au rocher
Le dragon crie alors : « troubadour , tu tracasses
Le faubourg qu'au flanc creux je voudrais accrocher. »

Mais voila qu'au ciel vague apparaît la totue
Elle a dit à l'ogron , au dragon au vieux chat ;
« Sachez donc qu'au faubourg en tambour on se tue !
Que fait –on au ciel ord ?recevez mon crachat ! »

Devant moi , court s'enfuir sanglotant un transfuge.
Dans le ciel vague encore un curieux gelant
Esseulé, quand à moi , je réponse a grand juge
Je m'avance au faubourg , en silence , a pas lent.

Dans le ciel vague encore un esquif sans varangue
Un corsaire à crie : « fabrique dans Hambourg
Mon vaisseau fend les mers , l'auragan nous harague
Nous poussât toujours loin sns trompette au tambour »

Monastir, ibidem, le 5 mars 2003

53- PANTOUM BARBARE(21)

Que voit – on dans le ciel nébuleux ?- La tortue
Elle avance indolente et rencontre un gros chat
Un grand chien purpurin dont l'aboi s'accentue
Un ogron , un ânon sans espoir de rachat.

Elle avance indolente et rencontre un transfuge
Il lui dit de ramper dans la nuit à pas lent
Dans mon coin , je me tais , car je pense au seul juge
Devant moi vole encore un gracieux goéland

Il lui dit de ramper à l'abri des baracasses
« Qu'Hamon – Bal est bien mort au pied tors d'un rocher
Pourquoi donc te tais – tu ?Parle alors !tu tr casses
Un ami qui de toi veut toujours s'approcher »

Qu'Hamon – bal est bien mort dans un creux de varangue
Ce n'est plus un secret pour personne au faubourg
L'aueragon des brigands pour furieux nous harangue
« Saisissez ce bâton !crevassez ce tambour !

Monastir , ibidem, le 5 mars 2003

54-PANTOUM BARBARE(22)

Troubadour amoureux , pense alors à son juge !
Orgueilleux ne sois pas !Déambule à pas lent !
Aime encor le calife, aime encor le transfuge
L'oiseau tors, l'oiseau blanc ,l'indolent géolnd !

Orgueilleux ne soit plus !Aime aussi la torute
Le crapaud coassant dans son sang ,l'intrechat
Le danseur révolté dont a voix était tue !
Garde aussi pour toi seul vomissure et crachat !

Le crapaud coassant , à l'abri des baracasses
L'aime aussi, l'aime aussi Prométhée au rocher
Que dis-tu ?Parle alors !on te dit : « tu tracasses
Le vent clair qu'au faubourg on vaudrait accrocher ? »

Aime aussi, par Allah , cet esquif sans varangue,
L'aura gon purpurin qui s'ébat au faubourg !
Qui va là ?qui va là ?le corsaire !Il harangue
L'équipage assassin enivré sans tambour.

Monastir , ibidem ,le 5 mars 2003